

PRIX  
\$200

# Le coin du feu.

Revue  
FÉMININE MONTREAL



# MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



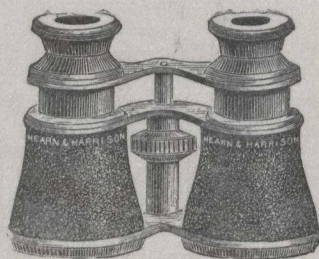
Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

## Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermomètres,  
Baromètres  
Instruments  
de dessin  
Photographie

CHEZ

**HEARN & HARRISON,**  
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST



# BERLIN HOUSE

Le plus grand établissement de Manteaux du Canada.

"Spécialités"

**MANTEAUX, COSTUMES, SOIES**

ET

**ETOFFES A ROBES.**

**BEDARD & VINCENT,**

1810 & 1812 Rue Notre Dame.

Modistes "Couturières" de première classe attachées à l'établissement.

LE

## Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison CUSENIER de Paris  
Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.



**Une belle Peau est la premiere condition de la Beaute.**

Les personnes qui se servent de l'Eau de Beauté "**LE VIDO**" ont la peau blanche, claire, douce, transparente, unie et fine.

**LE VIDO** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

**LE VIDO** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides.

**CE QU'ON EN DIT :**

..... Je suis tellement satisfaite de l'emploi de votre merveilleuse Eau de Beauté "**LE VIDO**," que je vous adresse l'expression de ma satisfaction en vous autorisant à en faire tel usage qu'il vous plaira.

(Signé) Hélène LOYS,

*Artiste Lyrique de l'Opéra Français.*

..... Votre Eau de Beauté "**LE VIDO**" donne à la peau la souplesse, le poli et la carnation désirables.

(Signé) E. BLONVILLE,

*Artiste de l'Opéra Français.*

..... Pour ma part, je ne quitterai pas Montréal sans emporter une ample provision de votre produit.

(Signé) MONTFORT.

..... J'ai fait usage de votre Eau de Beauté "**LE VIDO**," et j'affirme que je ne connais aucun produit capable de rivaliser avec votre préparation.

(Signé) Julia HOSDEZ.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix : **\$1.00** la grande bouteille

PROPRIETAIRE :

**THE MONTREAL CHEMICAL CO.**

Montreal & New York

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.**



Poitrine parfaite, par les

+

+

**Poudres Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

**SANTÉ ET BEAUTÉ.**

Une boîte avec notice, **\$1.00.** Six boîtes, **\$5.00.**

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

**L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.**

— AGENT DE LA MAISON —

... **A. DENAEYER & CIE., Bruxelles, Belgique.**

**ELIXIR DENAEYER**

Le tonique le plus énergique dans les maladies de ...



**Poitrine, de l'Estomac, des Intestins, l'Anémie, la Convalescence,**

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL : **Pharmacie BERNARD.**

**Dr. J. G. A. GENDREAU CHIRURGIEN DENTISTE**  
No. 20 Rue St. Laurent MONTREAL.

Extraction de dents sans douleurs par l'électricité et par anesthésie locale.



ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents posées avec

Telephone 2818.

HEURES DE CONSULTATION : de 9 A.M. à 6 P.M.

**Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais DENTS POSEES SANS PALAIS S. A. BROUSSEAU, L.D.S., No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal**

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées sur les Vieilles Racines.

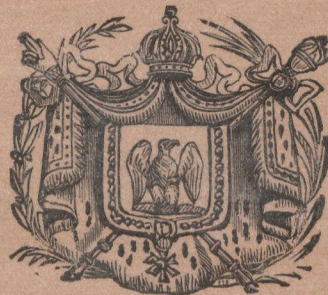
**L. J. HÉRARD**

26 Rue St. Laurent

Les dames trouveront chez L. J. Hérard, marchand de fer, 26 rue St. Laurent, un assortiment complet et choisi de tout ce qu'il leur faut en objets de quincaillerie, de fantaisie, etc.

**L. J. Herard,**

26 RUE ST. LAURENT.



Plus de Cheveux Gris.

**LA CHEVELURE** est la marque distinctive et caractéristique des différentes races humaines, sa beauté est plus ou moins luxuriante en raison de la civilisation des peuples.

**UNE BELLE CHEVELURE** est aussi le plus attrayant ornement de la femme.

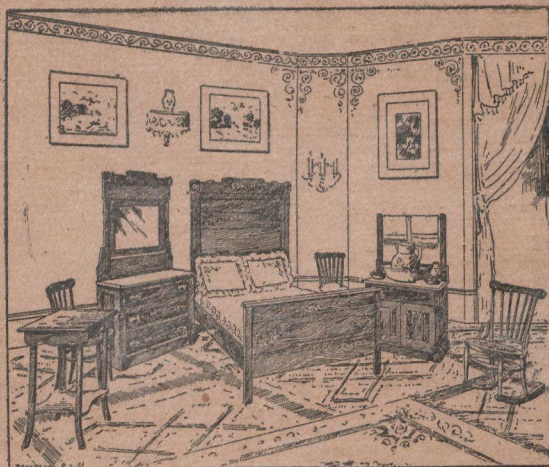
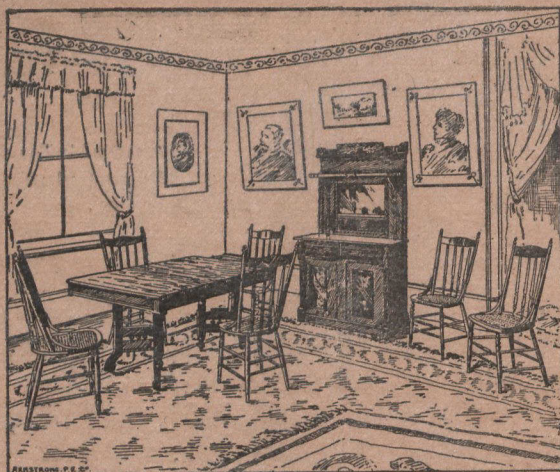
Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous servant du

RENOVATEUR PARISIEN DE

**LUBY**

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle. C'est aussi un article de toilette indispensable.





BELL TELEPHONE 6710.

## Quelque Chose d'Extraordinaire

1 Ameublement Chambre à Coucher, dessus en marbre, 7 morceaux. } LE TOUT POUR \$65.  
 Ameublement complet de Salle à diner, 8 morceaux.  
 Set de Salon en Noyer Noir solide, 6 morceaux.  
 Ameublement de Cuisine en Bois Franc, 4 morceaux.

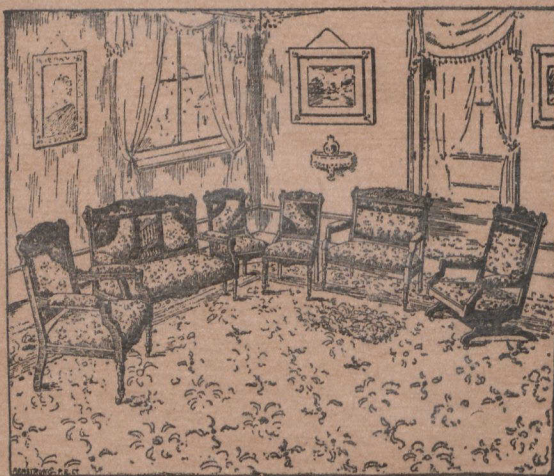
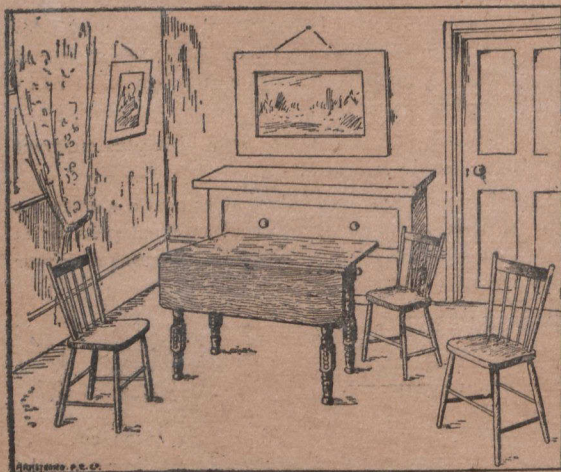
CHEZ

# N. G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

Porte voisine de . . . 1575 rue Ste-Catherine, MONTREAL.  
 MM. Dupuis Freres.

GRANDE SPÉCIALITÉ DE BOURRURE.





# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :  
\$2.00 PAR ANNEE. }

OCTOBRE 1894

{ ADMINISTRATION :  
63 RUE ST. GABRIEL.

## SOMMAIRE

CHRONIQUE . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	LA MODE, . . . . .	<i>Jeanne</i>
LA MÈRE DE LORD DUFFERIN, . . . . .	<i>Laure Conan.</i>	LA CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche</i>
TRAVERS SOCIAUX, . . . . .	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	ICI ET LA, . . . . .	***
LA DENTELLE, . . . . .	<i>Mme Daimerie.</i>	LETRES D'AMBASSADRICES, . . . . .	<i>Marie Dronsart.</i>
LA CONDITION PRIVÉE DE LA FEMME, . . . . .	<i>Yvonne.</i>	LETRES D'UNE MARRAINE, . . . . .	<i>Em. Raymond.</i>
HYGIÈNE, . . . . .	***	OUVERTURE DU THÉÂTRE FRANÇAIS, . . . . .	<i>Métère.</i>
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, . . . . .	**		

## Chronique

### LES PANORAMAS DE PARIS.

Pour l'étranger, un des spectacles intéressants et instructifs à la fois, qu'offre la capitale française, est celui de ses panoramas, installés sous les ombrages de la longue avenue des Champs-Élysées.

Pour le frère canadien qui a suivi d'un cœur sympathique l'histoire de la France depuis la séparation, ces lieux le retiennent tout particulièrement, parce qu'ils reconstituent devant ses yeux quelques-uns des événements saillants de ses nombreuses révolutions.

Le spectateur, en pénétrant dans la rotonde tapissée de toiles, où le pinceau du peintre a fait revivre les acteurs du drame historique, croit entrer sur le théâtre même de l'action qu'il contemple. La plateforme qui le soutient est habilement reliée au décor dont elle est comme un prolongement. La lumière venant de haut est aménagée avec art de manière à donner aux monuments et aux personnages le relief, l'apparence du mouvement et de la réalité. On croit coudoyer ces foules ; le sentiment qui semble les animer vous pénètre aussi. On frémit de leurs colères, leur enthousiasme nous gagne, leur deuil nous attendrit.

Dans le panorama du *Siège de Paris*, le spectateur est à la tête de la rue où se fait une distribu-

tion de viande de cheval aux habitants du quartier, et c'est à vingt pas de lui qu'un boulet prussien vient frapper la corniche de la maison près de laquelle ils stationnent ; les éclats de la corniche tuent ou blessent dans le groupe un vieillard, une femme qui tenait son enfant par la main, et deux ou trois autres personnes. Au milieu de la longue et triste rue éclairée par le soleil d'hiver, une charrette chargée de meubles, et escortée d'une pauvre famille, s'écarte pour ne pas écraser un corps de femme. La malheureuse, étendue, morte, et tenant encore entre ses bras un petit fagot de branches, a été atteinte par un projectile lancé du dehors par les canons ennemis, au moment où, étant allée aux provisions, elle revenait chez elle.

C'est avec une curiosité douloureuse qu'on revit les angoisses de ces événements de 1870-71. Le souvenir en était déjà profondément gravé dans notre mémoire, puisque toute jeune encore nous en entendions faire le récit à la table de famille, que nous avions alors partagé silencieusement mais avec cette compassion intense des enfants, l'émotion de nos aînés, et que l'on avait même mis nos petits talents à contribution dans un concert organisé par le député de notre ville natale pour venir en aide aux malheureux frères français.

Toutes ces impressions ravivées et jointes au récit que nous firent en France les parisiens ayant subi toutes les horreurs du siège doublaient pour nous, comme elles l'eussent fait pour tout canadien, l'intérêt d'un tel spectacle.

Dans ces malheurs et ces périls extrêmes de la France, les femmes ne furent pas moins héroïques que leurs époux, que leurs frères et leurs pères. On en acquiert la conviction avec la connaissance des faits et des détails de la défense de Paris.

Devant l'obligation du devoir elles ne balancèrent pas. L'ennemi s'avavançait de toutes parts pour investir la capitale. Une seule issue vers le sud-ouest s'offrait à celles qui voulaient fuir avant que la ville fermât ses portes pour résister à l'invasion.

L'hiver était exceptionnellement rigoureux ; on ne pouvait prévoir combien de temps durerait l'épreuve. Ce qui seul était certain c'étaient les privations, la misère, avec la mort probable.

Des mères parisiennes nous racontèrent qu'elles ne purent se résoudre à abandonner les derniers défenseurs de la patrie. Elles voulurent rester pour soutenir le courage des soldats, pour soigner les blessés.

L'une d'elles avait un fils âgé de cinq ans qui fut envoyé chez des amis à Bordeaux dans le dernier convoi qui partit de Paris. Les communications furent aussitôt interrompues avec la province. La pauvre mère apprit pourtant que le train qui emportait son enfant avait été bombardé par les prussiens. Il lui fallut donc, tout le temps que dura encore la guerre, rester dans l'incertitude de ce qu'était devenu le pauvre bébé... La première malle qui parvint à Paris après la capitulation apporta une lettre pour la courageuse femme ; son nom y était écrit d'une main inhabile et peu exercée. Brisant fièvreusement le cachet, elle voit à travers ses larmes deux ou trois lignes de la même écriture suivies de la signature de son fils. On lui avait appris à écrire pendant les longs mois du siège, et son premier essai fut pour annoncer qu'il vivait encore. — Je fus une heure à presser ce cher billet sur mon cœur avant de pouvoir le lire, ajoutait la parisienne avec une nouvelle émotion.

Une vieille dame nous fit aussi le récit de ses perplexités. Sa fille accoucha au bruit de la canonnade. En prévision de l'événement, une chèvre et des poules avaient été enfermées dans la cave de

sa maison. Le lait de la chèvre soutint la jeune mère pendant quelque temps. Un beau matin, cependant, la bête prisonnière fit la petite bouche devant sa ration, — bien peu appétissante à la vérité, — et menaça de se laisser mourir de faim, elle dont dépendait la vie de deux êtres humains. De leur côté, les poules qui, en raison de la famine grandissante, devenaient de plus en plus précieuses étaient réservées pour les jours de disette extrême. Comme leur régime cependant se ressentait de la misère des temps, elles furent bientôt si maigres que le vollier tout entier n'eut pas fait une bonne tasse de bouillon. Ce fut à grande peine que, dans ces circonstances, la famille atteignit sans accident le terme de *l'Année Terrible*.

J'ai volontairement cédé à la tentation de vous raconter ces anecdotes évoquées par le panorama de Paris assiégé. Elles me feront pardonner, j'espère, une diversion à mon sujet : *les panoramas de Paris* que je serai forcée de reprendre le mois prochain.

Et puisque me voilà hors du terrain que je m'étais assigné, je n'y rentrerai pas sans vous faire part d'une observation intéressante au point de vue psychologique, et faite par l'une des vaillantes parisiennes qui se consacrèrent au service des blessés.

Leur dévouement ne s'exerça pas en faveur des compatriotes seulement ; les allemands tombés sur le territoire français reçurent d'elles des soins aussi compatissants.

— Il était curieux de noter, me disait une de ces ambulancières improvisées, quelles préoccupations toutes différentes animaient dans leurs derniers moments les jeunes soldats français et ennemis.

Nos compatriotes, dans le délire et les divagations de l'agonie, mêlaient le nom de la patrie avec celui de leur fiancée, tandis que les dernières paroles des prussiens n'étaient que pour leur mère.

“ Ce que j'en ai reçu de lettres, de mèches de cheveux, de tendres souvenirs que je m'engageais à faire parvenir à quelque malheureuse maman de l'autre côté de la frontière !... J'avoue que devant ces patients tombés en nous combattant, mon cœur de mère et de française oubliait tout ressentiment. Je ne voyais plus en eux que de braves et infortunés soldats mourant en terre étrangère et loin des leurs.”

M<sup>me</sup> Dandurand.

# Travers Sociaux.

XVIII.

LE LUXE.—(Suite).

Avant de laisser ce sujet des couvents, il me reste à signaler d'autres abus où l'orgueil entraîne un grand nombre de familles.

Sur toutes les élèves qui apprennent les arts d'agrément, le dessin, la peinture, le piano, la harpe, la guitare, combien en est-il à qui ces choses profiteront et pour lesquelles un pareil enseignement ne soit pas une charge aussi onéreuse que superflue ?

Beaucoup de petites filles, sans y apporter la moindre application, exigent de leurs parents qu'ils leur fassent apprendre tout cela, afin de n'être pas dans une condition d'infériorité vis-à-vis de leurs amies opulentes.

Le temps qu'on perd ainsi à des occupations pour lesquelles on n'a aucune aptitude pourrait être consacré avec plus d'avantage à cultiver d'autres talents, fussent-ils plus modestes. Chacun a les siens, et les parents, mettant de côté toute vanité puérile, devraient s'appliquer à développer chez leur enfant la faculté dominante.

Qu'obtiennent-ils autrement ? Des sujets comme on en voit tant, qui possèdent sur une foule de choses des notions nuageuses : qui pianotent, barbouillent sur porcelaine, *déclament*, c'est-à-dire récitent fort mal les vers, et, en somme, n'excellent en rien.

Il faut surtout considérer comme un fléau l'invasion de la musique dans les plus humbles missions de la campagne. Qu'est-ce qu'une fille de fermiers, riche ou non, dont le sort est de devenir fermière et le devoir de se consacrer à des occupations pratiques, qu'est-ce qu'une telle personne peut bien faire de la science musicale au milieu de ses graves et nombreux soucis ?

Il y aurait pourtant une différence à faire entre les écoles des grandes villes et celles des districts ruraux.

La population de ces derniers a des besoins différents, et les raffinements qu'on introduit dans l'éducation de ses enfants n'aboutissent qu'à faire des déclassées qui sont le malheur et la ruine des familles.

Un notaire de ma connaissance a vu plus d'une

fois un pauvre cultivateur venir hypothéquer sa terre pour acheter un piano à sa fille. Que ne leur montre-t-on plutôt à tricoter, à tisser, à raccommoder, à tailler, à coudre, à broder comme dans les écoles primaires de France. Et s'il faut aborder la science, s'il faut sacrifier à l'art, que ce soit donc au moins d'une façon profitable.

Un peu de chimie vulgaire, quelques connaissances médicales rudimentaires si précieuses dans les habitations isolées de la campagne, des notions pratiques d'histoire naturelle vaudront mieux que l'algèbre et l'astronomie.

Les quelques familles en dehors des grands centres, qui souhaiteraient une éducation plus accomplie, ne feraient pas autrement qu'elles font presque toutes aujourd'hui : elles porteraient leur clientèle aux couvents des villes.

Pour ce qui est des arts, il en est d'utiles qui ne coûtent rien à celles qui les pratiquent, qui peuvent au contraire leur rapporter quelque chose et devenir un métier lucratif dans le cas où l'on viendrait à dépendre de soi-même pour sa subsistance.

Il y aurait, par exemple, une industrie à créer ou à implanter parmi nous : c'est celle de la dentelle ; et la maison d'éducation, l'institution enseignante qui voudrait en prendre l'initiative aurait un rôle bien faisant à accomplir dans notre pays.

Ce qui nous manque totalement ce sont encore des établissements pour former à leur état les serviteurs. Chaque métier a son apprentissage, seul celui de cuisinière ou de servante se fait aux dépens des patrons. Pourquoi les communautés religieuses ne fonderaient-elles pas dans certains districts de la campagne des maisons spécialement dévouées à cet objet ?

Le *Conseil National des Femmes*, sous la présidence de Lady Aberdeen, poursuit justement ce but pratique, et les séances qu'il tiendra très prochainement en cette ville seront consacrées à trouver les moyens d'introduire dans les écoles l'enseignement des arts manuels.

Cette innovation serait un bienfait non seulement pour les populations des campagnes, mais aussi pour

nos jolies citadines, qu'elle rendrait plus pratiques.

Car, sans vouloir nous faire une querelle avec quelques-unes de nos jeunes lectrices il faut avouer que nous avons dans notre sac quelques vérités à leur dire. Sur ce chapitre du luxe nous aurions un gros sermon à leur faire si les sermons n'étaient si ennuyeux, et pour ceux qui les écoutent et pour qui les fait. Qu'elles nous permettent seulement de leur indiquer quelques occasions où on les voit le plus souvent céder à la séduction du luxe.

Un grand nombre, du reste, ne sont en ceci coupables que d'inconscience. Elles obéissent à un entraînement contre lequel on ne les met pas assez en garde. Elles font... comme les autres, et usent de la latitude qu'on leur donne.

Que la pensée de leurs torts vienne seulement à les frapper, et il est certain que le premier pas sera fait vers leur amendement.

D'abord, mesdemoiselles—c'est à vous que je m'adresse—c'est un luxe de perdre son temps.

Songez que Dieu a dit à l'homme : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front !* Personne dans la pensée du Créateur n'a été dispensé de cette peine, et tous ceux qui vivent dans l'oisiveté le font aux dépens des autres.

Réfléchissez aussi—cela vient d'être démontré scientifiquement—que la terre actuellement ne produit pas assez pour nourrir tous ses habitants ; que si l'on partageait également entre les hommes vivants ses ressources présentes, personne n'en aurait "à sa faim."

Ne répugnez-vous pas à être du nombre des parasites et des inutiles ? Ne sentez-vous pas qu'il y a mieux à faire que de gaspiller les heures et les jours en de vains passe-temps ?

C'est un grand luxe, vous dis-je, que de consacrer chaque jour une partie de votre matinée à créper, à friser vos cheveux et à élaborer le savant édifice de votre coiffure. Luxe aussi ces causeries oiseuses et ces promenades quotidiennes, sans autre but que de battre l'asphalte et se montrer à ses concitoyens. Et au surplus quel mauvais noviciat, quelle triste préparation au rôle d'épouses sérieuses et de bonnes petites mères auxquels vous êtes appelées, qu'une vie aussi nulle ?

Un grand nombre de celles qui gaspillent leurs journées de cette façon sont les aînées de grandes familles, qui voient leur mère surchargée de mille

tracas et leur père user ses forces pour apporter l'aisance à tout son monde.

D'occuper leur jolis doigts à confectionner, à réparer les vêtements des petites sœurs ; ou à faire leur propre raccommodage, de partager la responsabilité de la maîtresse de la maison, d'alléger le fardeau des parents, l'idée ne leur en vient pas.

Depuis nos bonnes grand'mères, assujettissant la mode au bon sens et portant leur *belle robe* aussi longtemps qu'elle voulait bien durer, les choses ont bien changé. C'est maintenant deux ou trois toilettes par saison qu'il faut à une femme élégante, et il n'est pas de condition de fortune qui dispense de ce renouvellement incessant.

C'est ainsi que s'écoule l'argent si péniblement gagné ; et c'est pourquoi le père de famille, qui lutte de jour en jour plus fiévreusement, trouve rarement la chance d'amasser quelque chose pour ses vieux jours ou d'assurer l'existence des siens pour le cas où il viendrait à mourir.

En dépit de toutes ces complications dans la manière de vivre autrefois si simple, avec l'aggravation des charges pour celui qui soutient une famille, la femme est devenue moins industrieuse. Une dame, il y a cinquante ans, ne rougissait pas de faire ses robes. Combien de jeunes filles aujourd'hui pourraient-elles en vanter ? On leur passerait peut-être d'ignorer un art bien utile quoique prosaïque si elles se distinguaient dans les autres. Mais quel talent cultive-t-on, quel chef-d'œuvre peut-on montrer ?

Aux jeunes filles ayant de la fortune, à celles qui font la mode et donnent le ton à la société, je conseillerais de montrer l'exemple de la simplicité, sinon en considération d'un père qui use sa vie à leur service, du bien qui en résulterait chez les moins favorisées tenant à honneur de les imiter, au moins dans leur propre intérêt.

Je suppose qu'elles n'aient rien à craindre pour l'avenir, il y a encore un emploi plus intelligent à faire de leur superflu que de le convertir en kilomètres de soie, en musée de bijouterie ou en un magasin de chapeaux.

Étant donné qu'il est un luxe permis (proposition fort combattue par ces temps de socialisme), je suggère à quelques-unes un peu plus de discernement dans celui qu'on leur accorde.

Faut-il vous apprendre, belles extravagantes,



qu'il existe une telle chose que des livrets de caisse d'épargne ?

Ayez en un en votre nom, et confiez lui ce que vous pouvez distraire de votre budget en vue d'un voyage intéressant, de l'acquisition d'une œuvre d'art ou de quelque livre précieux.

Vous vous marierez un jour. L'élu de votre cœur ne sera peut-être pas M. Vanderbilt. Il est possible qu'il n'ait à vous offrir avec son cœur qu'une chaumière. C'est alors que vos économies viendront à point s'ajouter, pour l'embellir, aux libéralités du papa.

La crainte de voir mes suggestions prendre la tournure d'un sermon a failli m'empêcher d'ajouter qu'il y a une jouissance délicate à user de sa bourse pour faire des heureux et à retrancher quelque chose de son superflu pour donner à ceux que souffrent le nécessaire.

Ce plaisir se concilie fort heureusement avec la prescription évangélique qui dit à tous : Faites l'aumône.

Marie Vieuxtemps.

## La Mère de Lord Dufferin.

Lord Dufferin vient de faire paraître un nouveau livre : *Poems and Verses by Helen, Lady Dufferin*.

Ce livre plein d'intérêt, l'illustre ambassadeur l'a publié pour faire connaître sa mère, *l'une des plus belles, dit-il, des plus accomplies, des plus spirituelles, des plus aimantes et des plus aimées créatures humaines qui aient jamais foulé la terre.*

Je n'ai encore vu du nouvel ouvrage que des extraits. Malgré cela, je ne puis résister au désir d'en parler.

Il n'est rien de plus touchant que l'amour qui survit longtemps à la mort,—il n'est aussi rien de plus rare, et ceux qui observent, qui savent comme l'oubli vient vite d'ordinaire, trouveront lady Dufferin singulièrement privilégiée.

L'absence éternelle, l'inexorable silence n'ont point éteint l'amour dans le cœur de son fils, et plus de vingt-cinq ans après l'adieu suprême ce fils adoré, et si digne de l'être, se repose des fatigues de la vie et du poids des affaires, en travaillant à faire aimer sa mère.

Les Canadiens-français ne peuvent oublier Lord Dufferin, ni la noblesse et la grâce de ses procédés envers eux. Ils ne liront donc pas sans intérêt quelques détails sur la femme exquise qui a formé cet homme d'une valeur si haute, dont le nom nous sera toujours cher.

Lady Dufferin était la petite fille de l'illustre Sheridan. Elle avait hérité du merveilleux esprit de cette famille privilégiée. Elle en avait les brillantes saillies, les facultés littéraires, les facultés

artistiques, et aussi la grâce *charmeresse*, la beauté étonnante.

La beauté de ces Sheridans était vraiment idéale.

Au dire de la célèbre actrice, Fanny Kemble, les trois frères de Lady Dufferin auraient pu passer pour les frères cadets de l'Apollon du Belvédère. Ses deux sœurs—lady Somerset et M<sup>me</sup> Norton—étaient aussi merveilleusement belles. "Ma mère, dit lord Dufferin, avait les traits un peu moins réguliers que ses sœurs, mais elle n'était pas moins attrayante."

"Personne, dit M<sup>me</sup> Somerville dans ses *Souvenirs*, ne peut avoir oublié les beaux, les brillants Sheridan. Je me rappelle lady Dufferin aux cérémonies de Pâques, à Saint Pierre, sous son bonnet de veuve recouvert d'un voile de crêpe, et la sensation qu'elle produisit. Impossible de rien imaginer de plus ravissant que son visage ovale et ses traits exquis ; le peuple de Rome, sans chercher à dissimuler son admiration, se pressait autour de *la bella monaca inglese*. Le charme de ses manières et le brio de sa conversation resteront toujours dans le souvenir de ceux qui l'ont connue."

D'une bonté adorable, elle avait toute la douceur de la famille.

"Malgré son goût délicat, dit lord Dufferin, son humeur aiguisé, son sens involontaire du ridicule, ses facultés exquisées de critique, elle était naturellement portée à admirer, à voir le bien en toutes choses, à fermer les yeux sur ce qui était bas, vil ou cruel. Cette bienveillance éclate dans les lettres si nombreuses écrites à ses sœurs et à moi sur choses et gens de son époque, et qui pourraient être publiées sans causer la moindre peine à qui que ce fût."



Elle chantait délicieusement, et composait souvent la musique de ses suaves poésies, dont plusieurs sont devenues populaires.

Avant d'avoir seize ans, Helen Sheridan avait acquis une connaissance suffisante du latin, et s'était rendue maîtresse du français. Elle l'écrivait aussi facilement que l'anglais, et se plaisait parfois à traduire ses poésies en cette langue.

Mariée à dix-sept ans, un triste accident lui enleva son mari lorsqu'elle n'avait guère plus de trente ans. C'était en 1842. Lord Dufferin partait de Liverpool pour l'Irlande. Au dernier moment il envoya son domestique lui acheter des pilules de morphine dont il usait souvent depuis une grave maladie contractée dans les Indes. La cloche du départ sonnait ; le domestique pressa le pharmacien qui se trompa de dose, et le lendemain matin lord Dufferin fut trouvé mort dans son lit.

Plein d'estime pour sa femme, il lui avait entièrement confié l'éducation de leur fils et la gestion de sa fortune, recommandant seulement que le jeune lord résidât le plus possible en Irlande. Lady Dufferin se conforma religieusement à son désir.

« Ce tranquille intervalle qui précéda mon entrée à Oxford, dit son fils, fût une suite d'années de grand bonheur. Mais pour une femme si belle, si accomplie, ayant à peine dépassé la trentaine, et jouissant si vivement des relations sociales, ce ne fut pas un petit sacrifice de passer tant de ses meilleures années dans la solitude d'une maison de campagne irlandaise. Pour moi le bienfait fut inappréciable, la période qui s'écoule entre dix-sept et vingt-et-un ans étant peut-être la plus critique dans la vie d'un homme. »

Avec une délicatesse infinie l'auteur laisse entendre tout ce qu'il a dû à sa mère, à sa rayonnante influence, et, bénissant la délicieuse intimité qui régnait entre eux, il ne craint pas d'ajouter : « *Personne, j'en suis certain, n'a passé de l'enfance à l'âge d'homme dans des circonstances plus favorables et plus ennoblissantes.* »

Autant que possible, lady Dufferin prenait part aux plaisirs de son fils, et l'accompagnait dans ses voyages. Artiste jusque dans les moelles, comme tous ceux de sa race, elle sentait vivement les beautés de la nature. Par parenthèse, je regrette que cette adorable femme n'ait jamais vu Québec. « *Une belle vue faisait sur elle le même effet qu'une belle musique.* »

« Mais ce qui dominait en elle, dit son fils, c'était sa faculté d'aimer, faculté inépuisable qui s'étendait à tout, à son chien,

à son cheval, à ses oiseaux, qu'elle prodiguait à sa mère, à moi, à ses parents, à ses amis, et qui demeurait aussi constante, aussi indestructible que la lumière du soleil. »

Chose admirable ! cette femme, la plus tendre et la plus passionnée de toutes les mères, sut s'effacer devant sa belle-fille. Loin de ressentir aucune jalousie, elle adopta du plus profond de son cœur celle qui avait pris une si grande place dans le cœur de son fils jusqu'alors tout à elle. Certes, ceux qui connaissent un peu la nature humaine ne trouveront pas que lord Dufferin exagère en disant que *rien ne prouve mieux la noblesse d'âme de sa mère.*

Il va sans dire qu'une telle femme, restée veuve si jeune, avait reçu partout les hommages les plus flatteurs, et qu'il n'avait tenu qu'à elle de choisir entre les plus grands noms et les plus grandes fortunes des trois royaumes. Elle avait tout refusé pour se consacrer à son fils ; cependant elle mourut comtesse de Gifford, et voici comment :

D'un tempérament maladif, de plus, mal jugé par son précepteur et par sa famille, lord Gifford était en proie au plus mortel découragement quand, tout jeune encore, il fut présenté à lady Dufferin. Celle-ci, avec sa pénétration, devina que ce timide adolescent qui désespérait de lui-même était fort bien doué. Elle le gronda, l'encouragea, le conseilla, comme s'il eût été son fils. Lord Gifford guérit complètement de son mal imaginaire ; il devint mathématicien, musicien, sculpteur, homme politique considérable, mais il avait conçu pour sa belle conseillère l'un de ces amours exclusifs, profonds, qui font le bonheur ou le malheur de toute une vie. Ni l'absence, ni les arts, ni la science, ni les travaux parlementaires ne le purent guérir. Pendant vingt ans il n'eut qu'une ambition, qu'un rêve—épouser celle qui avait fait de lui un homme au lieu d'un désespéré. Lady Dufferin refusait toujours, car outre la différence d'âge fort considérable, ses sentiments presque maternels pour le jeune comte lui faisaient regarder ce mariage comme une sorte de crime.

Un acte fort généreux de lord Gifford dénoua la situation.

Le comte faisait réparer le vieux château dont il portait le nom. Un jour, monté sur le faite d'un mur, il surveillait certains travaux, quand il s'aperçut qu'une pierre énorme allait se détacher et écraser les ouvriers qui travaillaient au pied du mur.



Il leur cria de fuir, et pendant ce temps maintint la pierre en place.

Mais l'effort terrible avait produit plusieurs lésions internes.

Le comte languit pendant près d'un an avec des alternatives de crainte et d'espoir. Quand il vit qu'il allait mourir, il supplia lady Dufferin de lui accorder la seule joie qu'il pût encore espérer sur la terre, et d'accepter son nom.

Elle consentit, après avoir reçu des médecins l'assurance que la guérison était impossible.

Le mariage fut célébré dans la chambre du malade. Quelques heures après, lady Dufferin écrivait au marquis de Tweesdale, père de lord Gifford :

« Notre mariage a donné à notre cher Gifford une grande satisfaction et le repos d'esprit ; à moi le droit de lui consacrer toutes les heures des jours que Dieu lui accordera, et, si mes craintes se réalisent, de pleurer ouvertement un si cher et si fidèle ami. »

Le mariage eut lieu le 13 octobre 1862 ; le 22 décembre lord Gifford expirait, *« la main dans la main de celle à qui il avait demandé, depuis son adolescence, sympathie, appui et paix de l'âme. »*

Cette angélique femme ne lui survécut pas bien longtemps.

Atteinte d'un cancer—mal horrible qu'elle avait toujours redouté par-dessus tout—elle souffrit courageusement, ne reculant pas devant l'opération qui ne fit que prolonger un peu sa vie.

Dans un tendre adieu adressé à son fils, elle a écrit :

« J'ai eu parfois d'heureuses pensées sur la présence spirituelle après la mort. Si cela est, ne serai-je pas toujours auprès de vous ? Dans la solitude ou en compagnie, dans vos promenades ou à votre foyer, ne m'aurez-vous pas sans cesse auprès de vous, vous couvrant de toute la ferveur de ma tendresse et de ma bénédiction ? »

*Laure Conan.*

## HYGIENE

### SOINS À DONNER AUX CHAUSSURES.

Quand on rentre au logis avec des chaussures de cuir mouillées, il faut les retirer immédiatement et les remplir d'avoine très sèche. Ce grain absorbera rapidement toute l'humidité, gonflera, tendra la chaussure en l'empêchant de perdre sa forme ou de durcir. On doit surtout éviter d'approcher les chaussures du feu. Le lendemain, on retire l'avoine, on la fait sécher pour une autre occasion, ou on la jette aux poules telle quelle.

En bourrant les chaussures de papier, on obtiendrait le même résultat, humidité absorbée, forme maintenue.

La paraffine amollit les chaussures durcies par l'eau, leur rend toute leur souplesse. Les grosses chaussures de chasse s'assouplissent si on les expose à la fumée de genêt et si on les frotte d'huile d'olives ou de saindoux. Elles sont plus agréables à porter, durent le double, protègent mieux le pied contre le froid et l'humidité.

Pour rendre les semelles des chaussures plus durables, pour les rendre impénétrables à l'eau chauffez un peu ces semelles, recouvrez-les de

vernis copal, séchez. Chauffez de nouveau, vernissez, séchez. Donnez une troisième couche dans les mêmes conditions.

Un mélange de crème et d'encre est excellent pour entretenir les bottines de chevreau.

On peut aussi, pour les mêmes chaussures, se servir de vernis à harnais. On en prend très peu au bout d'un petit tampon, on frotte bien toute la chaussure. On se sert d'un morceau de drap pour donner un peu de brillant.

Dans les pays où l'orange coûte peu de chose, on l'emploie pour noircir les bottes. On coupe l'orange en deux, le côté juteux est frotté sur la crasse d'un pot de fer, de là sur la botte. On fait reluire au moyen d'une brosse douce, et on obtient un brillant poli.

Pour empêcher les chaussures de crier ou craquer, on enduit bien les semelles d'huile de lin : On pose les chaussures sur un plat plein d'huile, la semelle absorbe cette huile, qui la met en outre en état de résister à la neige, à l'eau.



## COMMENT IL FAUT SE CHAUSSER, LACER OU BOUTONNER SES CHAUSSURES.

Les pieds de bas doivent être plus longs que le pied qu'ils recouvrent. On les tire bien par l'extrémité afin que le talon soit à sa place (il s'usera moins). Le supplément de longueur est rabattu *sur* les doigts pour enfiler la chaussure, et tout cela s'arrange fort bien de soi-même, lorsqu'on marche un peu (le soir venu le pied du bas n'est plus trop long).

Bien peu de personnes savent lacer leurs souliers et leurs bottines ; du moins, elles ne les lacent pas correctement. En général, on tire le lacet le plus qu'on peut, et l'on ne remarque pas que l'on met son pied très mal à l'aise. Il faut enfoncer convenablement son talon dans le soulier, puis remuer les doigts de façon qu'ils se casent d'une façon satisfaisante. Après ces préliminaires on pose le talon sur une chaise placée devant celle où l'on est assis, pour lacer la chaussure. Sur le cou-de-pied, le soulier sera lacé aussi étroitement que possible ; mais en serrant doucement et peu à peu, à l'effet de bien maintenir le pied dans le soulier, où l'on a donné aux doigts toute liberté. A la cheville, on lace de manière à laisser tout le confort possible à cette partie du pied.

On procédera de même pour les chaussures à boutons ; on n'attachera pas les deux premiers boutons (ceux qui sont immédiatement au-dessus de l'empeigne) pour commencer. On boutonnera sur le cou-de-pied, jusqu'à la cheville ; avant d'enfermer celle-ci, on reviendra aux deux premiers boutons ; puis on finira en emprisonnant, mais aussi largement que nécessaire, le bas de la jambe, dont l'étranglement est très défavorable à la santé.

## LES DESSOUS DE LA TOILETTE.

## SOUS LA ROBE.

Une vraie femme, qui a toujours l'instinct de l'élégance et de la coquetterie permises, ne se bornera pas à la fraîcheur de sa toilette extérieure, *celle qu'on voit* : robes, chapeaux, manteaux, etc. Ses vêtements intimes, *ceux qu'on ne voit pas*, seront également soignés, corrects, en bon état, d'une netteté, d'une propreté minutieuse.

On m'a raconté qu'au temps où on portait des pous, des tournures, il fut découvert que de très

grandes et riches dames se procuraient la gibbosité anormale, qui désolait tant les artistes, au moyen de vieux manchons chauves, de vieux tabliers roulés ou de toute autre chose analogue en laideur et en étrangeté.

A côté de cela, de petites ouvrières économisaient sur *leur toilette de dessus*, pour s'acheter une tournure à ressorts ou en crin, qu'elles quittaient à la moindre trace de défraîchissement, de vétusté ou de déformation.

Des couturières affirment que des femmes du monde ne craignent pas de leur envoyer des corsets de modèle dont l'intérieur est affreusement souillé ou encrassé, et n'a jamais subi ces petites réparations qui sont toujours nécessaires après quelque temps d'usage.

J'ai vu des robes superbes se relever sur des jupons de satin effrangés, sur des jupons brodés maculés de boue.

En vérité, cela est ignoble.

Les dessous peuvent être simples, ils doivent être irréprochables comme la robe, plus que la robe qu'une tache *déshonore*.

On leur donnera une coupe aussi gracieuse que possible. Si on peut les tailler dans de très beaux tissus, tant mieux. Mais plutôt que de ne les posséder qu'en nombre restreint, insuffisant pour fournir au changement fréquent, il serait préférable de les demander aux étoffes moins coûteuses et de les avoir en quantités nécessaires.

La lingerie intime en surah et batiste de couleur a heureusement perdu du terrain depuis quelque temps. Beaucoup de femmes, délicates dans leurs goûts, n'avaient jamais renoncé, du reste, aux toiles et batistes blanches, voire au simple calicot, qu'on peut plonger dans la lessive, et qui—lorsqu'on fait exécuter le blanchissage chez soi ou chez des gens de confiance—rentrent tout embaumés dans les armoires.

Les chemises de nansouck imprimé, de surah rose, bleu, mauve, etc., ont, à mon gré, cet inconvénient, qu'on ne peut leur faire subir un nettoyage bien complet. De plus, elles sont d'une élégance...douteuse.

Une femme honnête répugne à tout excès de luxe en ce qui concerne les vêtements intimes. Elle n'y veut pas trop de dentelles, de broderies, de rubans, de nœuds. Elle les fait garnir sans

doute, mais avec une sobriété qui parle en sa faveur, elle les veut élégants, assurément, autant que ses ressources le lui permettent, mais elle se refuse l'*abus* des ornements et leur trop grande richesse.

Elle préfère une lingerie relativement simple, qu'on ne craint pas de blanchir, et qu'on change chaque jour ou souvent. Quoi de plus agréable que de revêtir du linge frais ?

Les bas de couleur commencent à n'être plus guère portés—en été—qu'avec le soulier. Pour la bottine, on revient au bas de fil ou de coton blanc, qui se lessive,—avantage qu'apprécieront fort les femmes raffinées dans leurs habitudes et qui comprennent la vraie élégance.

#### LE CORSET ET SES DÉTRACTEURS.

Le corset a un très grand nombre de détracteurs du côté masculin de l'humanité.

Les uns disent qu'il déforme la taille de la femme, d'autres qu'il détruit la santé.

Regardez les statues antiques, s'écrient-ils, ces chefs-d'œuvre qui représentent le corps humain dans sa beauté *vraie*, tel qu'il est sorti des mains de la nature. Les Vénus ont-elles une ceinture étroite comme celle de la femme moderne ? Non, non, cette structure divine n'a été réduite par aucune gêne, aucune contrainte, elle s'est librement développée, épanouie ; la déesse peut enfanter, transmettre à ses fils la force et la santé.

Charles X, qui se rappelait le long corselet de guêpe de Marie-Antoinette, était un ennemi féroce du corset.

Un savant de mes amis assure que, le corset ayant aplati nos côtes—qui, en bonne ostéologie, doivent être courbes—le squelette féminin, considérablement altéré, fera songer, dans des milliers d'années, ceux qui fouilleront nos tombeaux.

Le médecin genevois Tronchin attribua au corset la plupart des maladies des femmes de son temps, et, pour atténuer le mal, il fit adopter les robes à pli Watteau, sous lesquelles on pouvait délayer un peu l'horrible instrument de torture inventé par une coquetterie inintelligente.

Que de maris citent encore à leurs femmes l'exemple de Mme Tallien qui dédaigna, toute sa

vie, d'enserrer sa jolie taille dans une prison de baleines et de satin, et fut considérée, malgré cela ou pour cela, comme la femme la plus séduisante de son époque.

#### LES BONS COTÉS DU CORSET.

Les détracteurs du corset ont raison de blâmer les sottises qui déforment effectivement leur corps et détruisent leur santé pour obtenir une diminution d'un centimètre sur le tour de leur taille ; avantage infinitésimal, surtout quand on pense de quel prix on le paie : compression des organes essentiels, gêne de la respiration, congestion du visage, rétrécissement des hanches. (Il y a des femmes qui vont jusqu'à mettre leur maternité en péril.)

Mais si le corset n'est considéré par la femme que comme le soutien de son buste frêle, il devient utile, au contraire. On a su, alors, lui donner assez d'élasticité et de flexibilité pour assurer le bien-être de celle qui le porte, et laisser toute liberté, c'est-à-dire toute grâce à ses mouvements. La taille ondule, se balance comme un roseau s'incline sous le vent, et ne nous afflige plus par une raideur rappelant celle du chevalier bardé d'acier.

Le corset est absolument nécessaire aux femmes très fortes. Il contient l'excès d'opulence de leur corsage, sans lui pas de correction possible dans la toilette d'une grosse femme. Elle ne paraîtra pas habillée ; ce qui est plus grave, elle aura l'air d'être débraillée.

Le corset supporte les jupes qui pèseraient trop lourdement sur la ceinture ; sans son secours une femme maigre ou seulement très mince ne peut, non plus, avoir bonne tenue. Il y a quelque chose de déhanché dans tout son aspect, au moindre de ses mouvements.

#### COMMENT ON DOIT COMPRENDRE LE CORSET.

Le corset ne devrait être baleiné que dans le dos et sur le devant...à moins que celle à qui il est destiné n'eût perdu les justes proportions, car, dans ce cas, il faut aussi maintenir les côtés.

Le couil est une étoffe trop rigide, à mon gré, pour y tailler le corset. Le satin, même le satin



de coton est préférable, puisque nous ne voulons pas une armure; mais ce qui y conviendrait le mieux, c'est la peau de daim. Je parle toujours pour les femmes dépourvues d'un embonpoint trop accentué.

On en viendra, sans doute, à ce point de perfection; il y a déjà des corsets de tulle grec pour l'été, des corsets s'élargissant à volonté, suivant le jeu de la respiration, grâce aux élastiques dont ils sont pourvus: ils sont destinés aux femmes faibles et délicates.

Le corset court est préférable au long corset, et, cela, à tous les points de vue, puisque le confort et la grâce y sont intéressés. Montant trop sous les bras, le corset vous fera des épaules hautes, ce qui est à éviter. Descendant trop bas, il allongera le buste disgracieusement, les jambes en seront diminuées et ainsi sera détruite l'heureuse harmonie des proportions, harmonie qui constitue la beauté véritable. Le corset court de hanches laisse toute souplesse à la démarche. Ne soyez pas indifférente aux dimensions du corset.

Plus le corset est court, plus la taille est mince, du reste. Les grands corsets raides font du buste un *potéau*, aussi large du bas que du haut.

Ne vous laissez donc pas dominer par la mode, quand elle impose ces longues gaines qui vous donnent l'aspect d'un automate. Résistez de toutes vos forces à la couturière qui veut vous y intro-

duire. Si vous vous êtes laissée emprisonner dans la dure cuirasse, délacez deux trouets du haut et deux trouets du bas, et que le milieu soit lacé d'une façon à *ne pas vous serrer du tout*. Grâce à cet artifice, vous retrouverez, dans l'affreux corset dont on vous aura affublée, assez d'aisance gracieuse pour attendre patiemment le renouvellement de cet objet de toilette si important.

Le corset sera toujours d'une grande fraîcheur. Un corset souillé témoigne contre celle qui le porte, l'accuse d'insouciance et d'un laisser-aller regrettable. On doit arbriter son corset sous le petit corsage décolleté, à manches courtes, nommé cache-corset, et l'envoyer au nettoyage, dès qu'il commence à se faner.

Le corset blanc est le plus joli de tous, quelle que soit l'étoffe dans laquelle on le coupe. Je n'aime guère les corsets bleus, roses, mauves, etc., qui se salissent aussi vite que les blancs et sont de moins bon goût. Le corset gris ou mastic a toujours l'air souillé dès le commencement, on le croirait d'un blanc...très sale.

Le corset noir est économique, on ne peut le nier. Il a l'avantage de ne pas se souiller, car il est très facile de maintenir sa doublure blanche tout à fait propre, jusqu'à usure complète. Mieux vaut encore un corset noir en bon état qu'un corset blanc fané.

### Conseils de la Mère Grognon

La sensibilité féminine est essentiellement déraisonnable. Dans l'amitié comme dans l'amour elle joue le rôle d'une enfant gâtée pour qui le ressentiment est plus facile que la reconnaissance.

Elle accepte comme choses naturelles la bonté, les tendres égards, l'infailible dévoûment, et — comme on respire avec une douce inconscience une pure atmosphère — elle en jouit sans s'étonner.

Mais qu'une parole dure, qu'un procédé moins parfait



viennent se brocher sur ce fond de sereine monotonie, tout l'être se révolte. La transgression prend la couleur d'une impardonnable injustice; son souvenir laisse une longue et douloureuse impression.

Tout le passé disparaît comme un horizon vaste et jointain, effacé par un grain de poussière tombé dans l'œil.

Il faut se garder, mes enfants, de ce mouvement égoïste qui s'appelle la "susceptibilité."

# La Condition Privée de la Femme.

## IV.

Rome nous apparaît enfin avec tout le prestige qui s'attache à son nom et les espérances qu'elle laisse entrevoir.

Nous retrouvons ici, plus longtemps que chez nul autre peuple peut-être, le type de la famille patriarcale,—c'est-à-dire d'une organisation domestique puisant en elle-même toute sa vie, s'administrant, se gouvernant par son chef, maître absolu des personnes et des biens.

Aussi, l'ancien droit de Rome est-il sobre de loi en qui ce touche la femme, le foyer étant un sanctuaire inviolable où le législateur ne pénétrait point.

Nous savons que les enfants, sans distinction de sexe, appartenaient au père comme la chose est au propriétaire qui l'a acquise. Il avait sur eux droit de vie et de mort, il pouvait les vendre pour se libérer d'une dette. Tout ce que l'industrie de ceux-ci produisait tombait irrévocablement dans le patrimoine, c'est-à-dire dans les biens du chef; car la liberté de tester étant reconnue à Rome dès la plus haute antiquité, les enfants n'avaient aucun droit sur les successions futures.

L'autorité paternelle était telle, que la fille en se mariant n'était pas émancipée, et ne tombait pas en la puissance de son mari à qui son père pouvait la ravir en tout temps; excepté toutefois quand la manus au moyen de certaines formalités, faisant subir à la femme ce qu'on appelait une diminution de tête, la faisait sortir de sa propre famille pour entrer dans celle de son époux, où elle prenait le rang d'une enfant.

Du mépris de cette loi naturelle qui a placé les parents à la tête de la famille, et qui fait des enfants les continuateurs de leurs personnes, il resulta les anomalies que voilà: les enfants de la femme qui n'était pas *in manus*, suivant toujours la condition du père, n'étaient pas de la famille de leur mère dont ils ne pouvaient jamais recueillir la succession; car pour les femmes point de liberté de tester, et leurs biens allaient aux agnats. En second lieu, si la femme tombait *in manus*, elle était considérée comme la sœur de ses enfants, et à la mort du mari pouvait être en la tutelle de son fils, fut-il encore au berceau; la mère gardienne et protectrice de l'enfance était ravalée au point de voir sa dignité méconnue, même par celui qui lui devait ce bienfait,—la vie! Mais rendons cette idée plus claire en disant un mot des successions et des tutelles qui en découlent.

Lorsque le chef de famille meurt, et que par son testament il n'exclut pas de sa succession ses enfants, ceux-ci partagent entre eux le patrimoine sans distinction de sexe; nous savons maintenant que l'épouse, soit dans la famille de son père, soit dans celle de son mari, ne reçoit qu'une part d'enfant; mais alors, tandis que les héritiers mâles

deviennent à leur tour *pater familias* et libres, les femmes tombent pour toujours en la tutelle de leurs agnats, c'est-à-dire des membres de la famille dans laquelle la loi les a placées, ce qui n'est pas toujours la famille naturelle, comme nous l'avons pu voir.

Cette tutelle n'est plus dictée comme chez les Grecs dans l'intérêt de la femme; ce n'est plus pour protéger sa faiblesse qu'on enchaîne sa liberté; on ne la rend impuissante qu'à l'égard de ses biens et pour prévenir les largesses qu'un cœur bon et bien fait lui dicterait. Ainsi, puisqu'elle n'appartient pas toujours à la famille de ses enfants, il faut à tout prix lui lier les mains, pour l'empêcher de partager avec ceux qu'elle aime les richesses qu'elle peut posséder; elle ne pourra même pas les leur transmettre après sa mort. Aussi le tuteur, le gardien des biens de la femme sera-t-il son héritier, le premier intéressé.

La tutelle ainsi comprise, il eût été inutile de l'étendre à la personne; voilà pourquoi, contrairement aux grecques à qui on imposait un époux, les romaines demeuraient libres de prendre le mari de leur choix, le tuteur n'ayant à intervenir que pour régler les clauses du contrat.

Si le droit romain traita la femme avec dureté, il n'eût pas pour elle le mépris ou la pitié humiliante que nous avons rencontrés ailleurs, et notre fierté s'en réjouit. On ne la considère pas incapable de sa nature, mais si on la rend impuissante, ce n'est que dans le but d'assurer la conservation des anciennes fortunes; elle n'est en tutelle qu'à l'égard de ses biens qu'on lui défend d'aliéner, aussi lui en laisse-t-on l'administration presque entière, et le tuteur ne fait-il que l'assister dans les actes qui réclament son intervention. Les lois enfermées dans des rites solennels se modifiaient lentement à Rome; aussi cet état de la condition de la femme tel que je viens de le dépeindre se maintint-il pendant les quatre premiers siècles de son histoire. Mais cette puissante organisation politique des familles, à laquelle étaient sacrifiés tant d'intérêts personnels, était-elle suffisante pour former la race fière qui devait dominer le monde. Des hommes ambitieux pouvaient-ils être enfantés dans la servitude? Si nous nous en tenions au droit strict de Rome, ce problème pourrait être pour nous une énigme, mais il faut dans cette cité étonnante étudier aussi les mœurs.

Remarquons d'abord que Rome jeta les véritables bases du droit en séparant celui-ci de la morale proprement dite; mais peu exercée à manier avec souplesse l'outil qu'elle inventait, elle fit de ses lois et de sa procédure un quelque chose d'ingénieux et nouveau, mais fort grossier et incapable de répondre aux besoins multiples auxquels il devait venir en aide.



Aussi l'équité trop souvent lésée, et que la loi restait impuissante à venger, obtint-elle réparation au nom des mœurs par la bouche du censeur dans la ville et celle du conseil de famille au foyer. Dans ce conseil siégeaient avec le mari les parents de la femme, suivant le sang ; et la simple censure prononcée, soit par le censeur, soit par le conseil, dépourvue de toute sanction autre que le blâme qui s'attachait au délinquant, suffisait pour réprimer le mal et garder l'honneur sauve chez cette nation vigoureuse. La loi naturelle, la voix de la conscience traçait la règle de ses décisions, et voilà comment des individus dépourvus de droits aux yeux de la loi gardaient la notion de leur dignité dans les actes de la vie journalière. Voilà comment il se fait que la femme, pour qui le droit quiritaire était si rigoureux, pouvait cependant adresser ces paroles sacramentelles à son mari en entrant dans la maison de celui-ci : "Là où toi, tu es maître, moi, je vais être maîtresse," car en fait, elle prenait réellement place à côté de son époux ; elle offrait avec lui les sacrifices aux dieux lares et partageait l'administration du patrimoine. Loin d'être reléguée comme la femme grecque dans le gynécée, pièce effacée du logement, elle habitait l'atrium, l'appartement le meilleur où étaient déposés tous les objets précieux, où l'autel des sacrifices s'élevait à côté du lit nuptial. Cette pièce ouverte à tous les hôtes, loin d'être la solitude profonde qui la séparait du monde, était le lieu où elle se mettait en contact avec tous les événements extérieurs ; c'est là que s'exerçait son influence, car bien que libre de paraître partout sur les places publiques, elle quittait rarement la maison, et s'en abstenait par vertu.

Mais Rome marchait à la conquête du monde, et son esprit devait grandir avec ses victoires. Ses lois devinrent plus équitables, et l'individu se sentit mieux protégé par l'état ; du reste, ce changement salutaire devenait nécessaire à cause de la décadence des mœurs ; on sentait le besoin de tout prévoir, de tout définir.

Dans ce bouleversement des idées l'autorité paternelle fut fortement ébranlée. L'état enleva au père pour se l'approprier le droit de punir, il garantit aux enfants la jouissance d'un pécule ; et dans l'ordre des successions, finit, après des essais timides, par appeler les cognats, c'est-à-dire les parents naturels, à l'exclusion des agnats. La tutelle ne devint plus alors qu'une institution fort embarrassante, qui finit par disparaître entièrement. La femme, on le voit, conquérait une indépendance presque complète et des droits égaux avec l'homme. Sa dot était protégée contre toute éventualité, et la monogamie sauvegardait sa dignité.

Le concubinat existait, il est vrai, c'est-à-dire

que l'on tolérait certaines unions, qui, sans être indissolubles, avaient cependant un caractère sérieux et durable, mais ce n'était pas là le mariage proprement dit, et du reste, un homme ne pouvait avoir à la fois une épouse et une concubine.

Mais quel est l'état qui, arrivé au faite de la gloire, s'y maintint pendant longtemps ? Rome n'avait pas encore dit le dernier mot qui mettait le sceau à sa renommée que déjà la gangrène s'infiltrait dans son sang. Enervée par les richesses fruits de ses conquêtes, elle se précipitait vers sa ruine, et le débordement des passions s'étalait dans des mœurs révoltantes. En vain on fit des lois pour arrêter le fléau dévastateur, le mal comprimé sous un nom n'en devenait que plus insolent sous un autre. C'est ainsi que, pour échapper aux peines édictées contre l'adultère, de grandes dames cherchèrent à éluder la loi en faisant publiquement métier de prostitution.

La femme, bien que évidemment elle ne fût pas la seule en faute, fut la première victime de ce relâchement des mœurs, et on crut enrayer le mal en l'empêchant de s'enrichir. On lui interdit en conséquence l'exercice de certains emplois, on lui défendit de tenir une maison de banque, on établit un minimum dans les successions qu'elle devait recueillir, lui enlevant ainsi toute possibilité de vivre dans un luxe scandaleux. On l'éloigna des places publiques, on alla jusqu'à lui contester le droit de témoigner en justice. On restreignit donc toutes ses capacités civiles et la liberté qu'on venait de lui donner ne fut pour elle qu'un leurre ; on la lui reprit aussitôt sous un prétexte nouveau. Nous savons tous le peu de succès qu'eurent ces lois restrictives de la liberté.

Qu'on me permette ici quelques considérations générales. Il résulte de nos connaissances sur l'histoire ancienne, que la femme a généralement vécu dans un abaissement profond. On a méconnu sa véritable nature. Toutes les facultés qui élèvent la nature humaine au-dessus de la brute ont été comprimées chez elle, car on a cru qu'il était nécessaire pour le maintien de l'ordre social de contrarier et de façonner ainsi l'œuvre divine ; de cette créature, souffle pure et intelligent émané du Créateur, on a fait une chose vile, inconsciente, jouet des passions humaines.

Si toute l'histoire de l'humanité n'est qu'un long gémissement, celle de la femme l'est d'une manière particulièrement douloureuse.

Voilà pourquoi sur tant de misères il fait bon d'entendre ces voix venues de la Judée, qui comme la colombe tenant le rameau d'olivier, annoncent la paix à la terre. Nous voilà arrivés à l'avènement du christianisme dont nous verrons l'influence sociale se répandre, grandir, arriver jusqu'à nous.

*Yvonne.*

## CUISSINE

FRITURES POUR CERVELLES.

Une cuillerée à soupe d'huile d'olive, deux cuillerées à soupe de farine, un peu d'eau, un œuf. Battez bien le tout, et au moment de vous en servir, ajoutez un blanc d'œuf battu en neige. Mêlez bien. Passez les cervelles dans ce mélange, et faites cuire à la graisse bouillante.

NOUGAT EUGÉNIE.

Deux tasses de sucre pulvérisé, dix cuillerées à soupe d'eau, six figes, le zeste d'un citron et une pleine soucoupe de noix pilées. Hachez les figes par petits morceaux et râpez le reste du citron ; mêlez le sucre à l'eau, et laissez bouillir jusqu'à ce qu'il fasse des fils. Met

tez une cuillerée à soupe d'eau froide dans un vaisseau creux, et versez y le sirop, brassez le bien *à droite* jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'une pâte molle. Ajoutez les figes, le zeste du citron, et brassez bien jusqu'à ce que le tout soit bien mêlé.

Étendez cette pâte de l'épaisseur d'un doigt sur un marbre ou sur un plat, et laissez la sécher deux heures. Coupez-la par petits carreaux, et laissez la sécher jusqu'au lendemain.

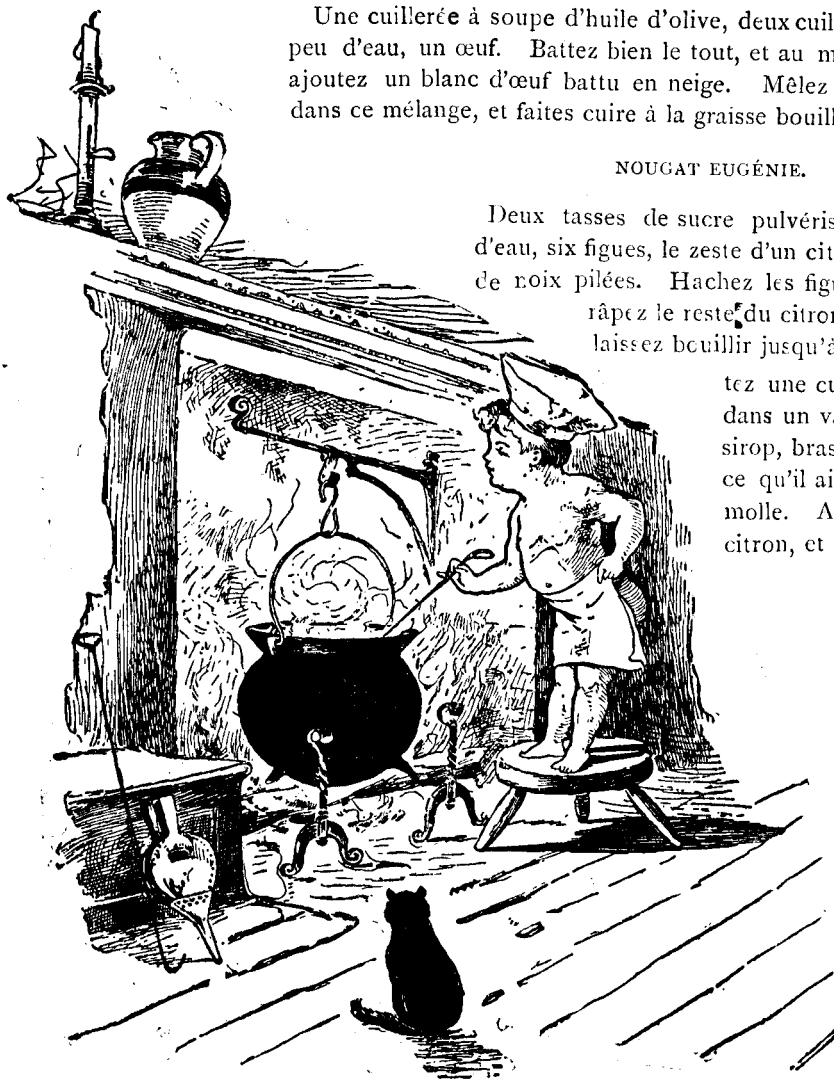
ORANGEADE.

Pelez douze oranges, faites bouillir la pelure pendant une demi-heure dans une demi-chopine d'eau, pressez le jus des oranges, ajoutez-y le jus

des pelures et une demi-livre de sucre fin, versez dessus une pinte d'eau bouillante, couvrez, et laissez refroidir. Passez le tout au tamis, et au moment de servir ajoutez un morceau de glace.

CAMEL À LA GABRIELLE.

Deux cuillerées à soupe de sucre blanc, trois cuillerées à soupe de mélasse, deux cuillerées à soupe d'eau froide, une cuillerée à dessert de beurre, une demi-cuillerée à thé de soda à pâte et deux cuillerées à soupe de coco. Mêlez bien le tout, laissez le bouillir à feu assez vif jusqu'à ce qu'il puisse se briser à l'eau froide, beurrez le fond d'un vaisseau plat, versez le caramel et laissez le refroidir. Avant que le caramel se refroidisse complètement, marquez-le par carrés avec un couteau, afin d'avoir moins de difficulté à le briser.







*Une Exposition de la Toilette.* Les journaux anglais annoncent l'organisation d'une exposition consacrée à l'art de la toilette. Nos confrères britanniques n'ont point encore dit, croyons-nous, s'il s'agissait de la toilette masculine ou de la toilette féminine.

Il est impossible, semble-t-il, de faire une exposition de ce genre sans y admettre les mille colifichets qui rendent plus séduisant le sexe faible. Pourtant nous nous demandons comment les Anglais s'y prendront pour montrer au visiteur les mille raffinements d'un art qui leur est complètement étranger et auquel ils n'ont jamais rien compris. En effet, personne n'ignore, et on peut le dire sans manquer de courtoisie, que les Anglaises sont les femmes les plus mal habillées qu'on puisse voir dans l'Europe entière. Les tailleurs anglais ne craignent point de rivaux. Nous n'en pensons point autant des modistes et des couturières de la même nation.

\* \* \*

A l'appui de cette assertion, nous citerons ces lignes de l'illustre Taine :

“ Dans aucune des maisons que j'ai vues à Londres ou à la campagne, je n'ai trouvé un journal de mode. Un de mes amis anglais qui a vécu en France me répond qu'ici une femme bien élevée ne lit pas de telles platitudes.

“ Tout au rebours, une revue spéciale, la *Revue des femmes anglaises* (British Women's Review), contient dans le numéro que je feuillette des documents et des lettres sur l'éducation en Australie, des articles sur l'instruction publique en France, et autres études graves. Pas de romans, ni de causeries sur les théâtres, ni de courrier de mode,

etc. Tout est sérieux, solide. Voyez par contraste chez nous, dans un château de province, les journaux de modes avec gravures enluminées, modèles de la dernière forme des chapeaux, explications d'un point de broderie, petites historiettes sentimentales, compliments doucereux aux lectrices, et surtout, la correspondance de la directrice et des abonnés à la dernière page, chef-d'œuvre de grotesque et de fadeur.

“ Il est honteux qu'une intelligence humaine puisse digérer une telle pâture. Mieux vaut avoir une robe mal faite qu'une tête vide.”

Nous ne sommes pas éloignés de partager cette opinion du grand philosophe français, mais nous déclarerons tout de même qu'une robe bien faite peut appartenir à une femme intelligente. La faculté de réfléchir et de juger sainement, qui est l'apanage de la plupart des femmes anglaises, est-elle donc inconciliable avec le bon goût ?

L'artiste, dit Charles Blanc (un défunt académicien), peut à son gré fortifier ou adoucir, surexciter ou apaiser les couleurs naturelles de la personne qu'il veut embellir, au moyen des couleurs étrangères qu'il fera entrer dans sa parure. C'est à lui de savoir dans quelles circonstances il devra user de tel artifice ou de tel autre. Ira-t-il perdre sa peine à masquer un défaut que rien ne sauvera ? Essayera-t-il, par exemple, de tempérer la violence d'un teint basané ? Non ; ce qu'il est impossible de dissimuler mieux vaut l'accuser avec franchise.

C'est alors qu'il emploiera pour une brune des jaunes éclatants, des rouges fiers. Un ruban jonquille, un camélia écarlate dans des cheveux noirs, un corsage ponceau à demi coupé par des dentelles de Chantilly, imprimeront à la physionomie un

caractère d'audace et y ajouteront une nouvelle énergie. Mais si l'on se trouve en présence d'une brune délicate, aux traits légèrement fatigués, ou d'une brune qui ait la peau relativement claire et les yeux d'un noir de velours, ce n'est plus par des couleurs vives et franches qu'il faudra procéder. Ici, au contraire, les couleurs douces seront bienvenues, le bleu clair notamment.

Nul doute qu'en général la douceur des blondes, qui peut aller jusqu'à la fadeur, ne demande quelques oppositions, quelques rehauts. Si le blond est doré, s'il est ardent, un chapeau de velours pensée, une touffe de violettes dans les cheveux iront à merveille. Il est aussi une couleur qui sied à toutes les rousses, c'est le vert d'une intensité moyenne. Si le blond est tendre, est frais, le rouge nacarat, le rouge caroubier, le rouge rubis en feront valoir la fraîcheur et le tendre, moitié par analogie, moitié par contraste. Le rouge n'est donc pas uniquement "le fard des brunes," selon la formule familière ; il entre aussi dans la parure des blondes. On en peut dire autant du jaune que nous avons vu porté à ravir par certaines blondes.

Cherchons maintenant quelles couleurs s'assortissent aux cheveux châtain, aux cheveux cendrés. Les femmes qui sont placées pour ainsi dire dans les demi-teintes de la couleur peuvent s'accommoder également de ce qui plaît aux brunes et de ce qui plaît aux blondes, à la condition que les tons du vêtement et de la parure seront chez elles modérés en proportion du degré de chaleur que présentera leur teint. Le jaune pur, le rouge violent messieraient au châtain, même foncé ; mais les tons rompus, le jaune pâle, le maïs, le rouge capucine, le bleu turquoise, le bleu lumière, rentreront dans le caractère moyen de ces colorations naturelles.

Quant aux personnes qui ont les cheveux cendrés, la peau à l'avenant, les yeux bleu de mer, les yeux glauques, leur douceur fine et profonde demande des teintes à demi chaudes avec des rappels de gris neutre et des coupures de bleu tendre. Le velours noir les blanchit sans rien ôter à la distinction et à la finesse qui sont les qualités de leur teint.

\* \*

La coiffure, qu'on le sache bien, n'a pas moins

d'importance que les autres parties du vêtement. Un artiste capillaire, nommé Lefebvre, disait dans un discours prononcé publiquement à Paris en 1778 :

" Il faut que le coiffeur, à l'aspect d'une physionomie, devine tout d'un coup le genre d'ornement qui lui conviendra. Il faut qu'une femme, en paraissant coiffée comme toutes les autres, le soit cependant plus à l'air de son visage : par conséquent il n'y a pas de toilette où l'artiste ne renouvelle le plus difficile des prodiges de la nature, celui d'être dans ses productions toujours uniforme et toujours varié."

« *L'emploi du Bambou en Chine.* Le bambou est, pour ainsi dire, la condition nécessaire de la vie en Chine, puisqu'on le retrouve partout, consacré aux usages les plus divers, et répondant pour ainsi dire à tous les besoins ; c'est la plante précieuse par excellence. Aussi, ce qu'il y a de plus pressé pour un Chinois qui vient de se faire construire ou de se construire lui-même une maison, c'est de planter une haie de bambou autour de cette maison, et, dès que la plante a pu atteindre une certaine hauteur, il commence à l'exploiter, tranchant grosses ou petites tiges, pour en faire les objets les plus variés, depuis son éventail jusqu'à sa pipe à opium et ses bâtons à manger le riz, employant du reste ce même bois aux réparations dont peut avoir besoin sa demeure.

On n'a qu'à examiner un pied de bambou pour comprendre immédiatement tous les services qu'on peut en tirer : vous pouvez y couper aussi bien une petite baguette flexible, un *scion* de canne à pêche, qu'un mât droit comme un I, gros comme le bras, parfaitement arrondi, et haut de 12 à 15 mètres. Votre morceau de bambou peut aussi vous faire un tuyau excellent, très léger et cependant d'une dureté et d'une solidité extraordinaires.

Entrez dans une maison ; partout vous ne verrez que du bambou, à commencer par les murs, qui sont faits de grosses tiges enfoncées dans le sol, et le toit, qui se compose d'une charpente de gros et de petits bambous. Le mobilier est entièrement en bambou, depuis le lit jusqu'à la table et aux quelques chaises. Bambou droit, bambou courbé, bambou tressé, toi du sous toutes les formes. Le Chinois n'éprouve pas le désir d'employer du fer, de l'acier :



n'a-t-il pas, par exemple, pour faire la monture de ses parapluies, des lames qu'il taille dans le bambou, et qui remplissent parfaitement leur office ?

Le bambou sert encore à faire de curieuses roues hydrauliques pour envoyer l'eau dans les rivières, cette eau suivant, du reste, des conduits en bambou. Pour l'enfant comme pour l'homme, c'est l'élément indispensable, et le bambou entre aussi bien dans la fabrication des cerfs-volants que des paniers, des pipes, des pièges à poissons ; c'est en bambou qu'est faite la traverse soutenant les paniers du marchand de la rue. N'est-ce pas lui encore que l'on emploie exclusivement pour les clôtures, pour les petits ponts, les chapeaux, et tant d'autres choses qu'on ne peut énumérer ?

Aussi la nature, qui fait bien tout ce qu'elle fait, a-t-elle donné au bambou la faculté de pousser très rapidement : autrement il ne pourrait pas suffire à l'usage qu'on en fait, et, sans bambou, le Chinois ne pourrait plus vivre.

∞ *Du rôle des chiens dans le choix d'une femme.*

— Voici quelques lignes traduites textuellement d'un article que vient de publier la *Westminster Review* ; le rôle domestique du chien y est envisagé, on en jugera, à un point de vue entièrement nouveau :

“ L'homme qui veut se marier avec une jeune fille doit bien examiner la façon dont elle se comporte avec ses parents et ses amis ; mais il ne doit pas négliger non plus de s'enquérir de sa conduite envers le monde animal. On a eu raison de dire que ‘ il n'y a point de bonne personne qui déplaît aux enfants et aux chiens. ’ Que les chiens nous soient inférieurs ou non, leurs instincts les trompent rarement, et toute antipathie prononcée de leur part peut être considérée tout au moins comme le signal d'un danger. Et nous n'avons à éprouver aucune compassion pour ceux qui, s'étant mariés avec les jeunes filles que les chiens n'aimaient pas, trouvent ensuite dans le mariage les désagréments auxquels ils auraient dû s'attendre.

∞ Voici une bonne histoire dont d'Ennery, le dramaturge célèbre, a été le héros, ces jours derniers.

Il marchandait un melon chez son fruitier.

— Servez-moi bien, dit-il au garçon ; donnez-m'en un excellent.

— Tenez, monsieur, en voici un parfait... hein ? flairez-moi ça, il embaume !

— C'est en toute confiance, vous me connaissez bien, je suis M. d'Ennery, un de vos meilleurs clients.

— D'Ennery ? attendez donc... C'est-y pas vous qui donnez des billets de spectacle ? ... Que même nous sommes allés voir le *Juif Errant* la semaine dernière avec le patron... Ah ! c'est vous M. d'Ennery... Alors, c'est différent, prenez pas ce melon-là.

— Pourquoi ? vous m'avez dit qu'il était parfait...

— Certainement, peut y avoir encore pire... Parfait pour les gens qui passent... mais pas pour vous. Tenez, v'là votre affaire... Ah ! c'est vous le monsieur qu'a fait le *Juif Errant*. Vous m'en direz des nouvelles de mon melon !... vous pouvez le prendre de confiance — flairez — hein ? celui-là, il embaume pour tout de bon, tandis que l'autre — entre nous — y valait rien du tout !

∞ *Un chat végétarien.* — Notre confrère, J. de Pietra-Santa, du *Journal d'Hygiène*, relève, dans le *London Graphic*, le fait suivant assez curieux pour être signalé. Il s'agit d'un chat végétarien, vivant à Hampton-Court.

Cette étrange créature a renoncé absolument, de sa propre instigation et pour des motifs d'elle seule connus, à toute nourriture animale : son alimentation journalière se compose de carottes, de concombres, de légumes variés, de lait et de poissons de toute espèce. Ce chat est en parfait état de santé, et s'il ne présente rien de remarquable physiquement, il est unique comme intelligence, très doux et particulièrement sociable.

∞ Nous recevons de l'Imprimerie Générale A. Coté et Cie de Québec, un petit livre ayant pour titre : *De l'alphabet français* (origine, forme, ressemblance, articulation, son, intonation et propriété de chaque lettre), tiré du Dictionnaire National de Bescherelle aîné.

Le but de l'éditeur est “ de mettre plus facilement à la portée du grand nombre, au moyen d'une édition à prix modique, la connaissance des fondements de la langue française si bien faite pour rendre l'expression de la pensée dans toutes ses nuances.”

## La Mode



Le grand art féminin consiste à entretenir la beauté, la grâce, la jeunesse, — toutes choses fragiles qu'il tient à nous cependant de conserver. Un journal de modes, étant un conseiller désintéressé, doit aider ses abonnées dans cet art difficile. Une femme forte, véritablement coquette, portera le noir de préférence à des nuances claires ; le gris, le beige, le rouge devant être totalement abandonnés. La robe collante n'est pas celle qui atténue le mieux, parce qu'elle accuse trop les contours. On lui préférera les formes blouses,

etc. Pas de couleurs voyantes, surtout ! Pour le chapeau, c'est différent, mais pour les robes, des teintes assombries ou pâles, presque neutres. On ne doit pas se croire obligé de suivre les caprices de la mode lorsque ceux-ci ne sont pas seyants. On ne s'engoncra pas avec des cravates à choux volumineux que seules, les femmes au cou élancé, peuvent porter.

On laissera les boas également aux tailles sveltes et aux cous de cygnes. Les personnes fortes devront dégager leur cou, ayant le col entr'ou-

mais tendues dans une ceinture. Pour le matin et la maison, des robes en crêpon ou en canevas grenadine, rayées noir sur noir, à pékines étroits (les larges raies ayant le privilège d'élargir). Droite du cou aux pieds, avec de gros plis creux à peine formés, mais simulés. Les manches bouffantes vers le coude plutôt que vers les épaules. Le cou et les bras dégagés, nus ou demi-voilés, car ils sont toujours fort beaux chez une femme grasse.

Le blanc — quoiqu'on ait un préjugé contre lui — va bien aux femmes fortes, mais entendons-nous ! ni du piqué, ni du sergé, mais des étoffes molles, des crêpons de Chine, surahs mousseline, crêpelés de laine ou de soie.

Pour la rue : du noir, du bleu marine, du pékiné très fin, du satin, etc ; éviter les brochés à grosses fleurs, les larges carreaux, les plus gros pois, les larges raies, enfin, tous les gros dessins. Une femme maigre peut impunément se couvrir d'arabesques comme une pyramide ; la femme forte choisira les rayures imperceptibles, les semis légers, les pointilles, chinés, et autant que possible l'uni.

Les vêtements doivent être longs, amples ; point de figaro, de pèlerine courte, de jaquette à basque trop courte, plutôt des pèlerines 1840, de longues mantes, des redingotes,

vert ou rabattu, même en hiver. Ce sont surtout ces personnes qui devront avoir recours à une corsetière en renom. Les corsets tout faits ne sont ni économiques, ni avantageux. Les riches et lourdes passementeries sont fort bien portées par les personnes ayant une belle prestance, tout ce qui frissonne sur le corsage ou la jupe amoindrit les formes, par exemple, les effilés de jais ou de passementerie, les plissés mécaniques, etc. Les couturières habiles ne cherchent pas à couvrir de



choux et de nœuds les tailles épaisses pour les cacher ; elles savent bien que cette façon de faire les augmentent, au contraire ; mais elles ont recours au ruissellement des appliqués, des effilés, des pendeloques qui ont l'apanage d'amoindrir.

*Modèle 1.*—Redingote en drap brique, dos ajusté, devant croisé, et drapé sous un col marine en drap blanc brodé. Bord de martre.

*Modèle 2-3.*—Dos plissé à plis ronds en drap vieux rouge — pèlerine en velours du Nord. Trois collets en forme. Pointes et empiècements de jais.

*Modèle 4.*—Jaquette en drap beige, ajustée entièrement sous un devant de veste. Ornaments de biais piqués.



## La Dentelle

Madame Daïmeries de Bruxelles, membre de la Société d'Archéologie Internationale qui a écrit pour l'Exposition de Chicago un *Manuel sur le travail de la femme*, a bien voulu nous adresser l'extrait suivant de son ouvrage.

Ce chapitre constitue tout un petit cours l'histoire sur l'industrie dentellière que nos élégantes lectrices, nous en sommes sûres, liront avec plaisir.

«L'art de travailler la dentelle nous vient de l'antiquité ; on ne pourra jamais préciser à quelle époque ni dans quelle contrée parut la première dentelle :

La légende, que chacun fait émaner de son rivage, dit qu'une pauvre femme de pêcheur, en attendant son mari, se mit à passer machinalement des fils entre les mailles de son filet : l'attente fut longue, le malheureux ne revint pas, et la pauvre folle continua à former de naïfs dessins qui donnèrent l'idée du lacis, puis des fils tirés et des points coupés,

Les fuseaux et l'aiguille donnèrent naissance à la dentelle, car les lacis et les points coupés ne sont que les précurseurs de la dentelle proprement dite, qui certainement existait déjà en Belgique au XIV<sup>e</sup> siècle.

A cette époque, les femmes savent filer, coudre et broder, il n'est donc pas étonnant que le travail si intéressant de la dentelle prenne une grande place dans nos contrées ; nos terres fournissent le plus beau lin, nos fileuses sont habiles, nos artistes renommés : tout est favorable au développement d'un art qui devient national.

Les nobles dames, les nonnes et les béguines garnissent de leurs ouvrages les châteaux et les églises ; on se prête les patrons ; à Anvers paraît le premier ouvrage connu : *Recueil de dessins de dentelles*, par Willem Wosterman, 1514-1542. Les points s'accroissent : Bruxelles, Binche, les Flandres donnent leurs noms aux différents genres ; il est vraiment intéressant pour le connaisseur de pouvoir établir de nos jours que la manière de travailler a persisté pendant des siècles dans les mêmes localités.

L'industrie dentellière était déjà très répandue alors, puisque M. de Reiffenberg a fait connaître une estampe gravée entre 1580 et 1585, représen-

tant une jeune fille assise, tenant sur ses genoux un carreau et travaillant la dentelle aux fuseaux.

Sous Charle-Quint, les droits payés à l'exportation sont considérables ; et si, pendant nos guerres politiques et religieuses, la plupart de nos industries émigrent, l'industrie dentellière se maintient et notre art national reste debout.

Au xviii<sup>e</sup> siècle notre renommée est établie dans tous les pays ; rois et reines portent nos dentelles, les vêtements sacerdotaux sont garnis de nos plus belles guipures, partout on voit figurer nos dentelles sur les costumes de personnages dont les peintres flamands, hollandais et français de l'époque nous ont légué les portraits.

Mais on nous envie cette renommée si justement établie, nos puissants voisins font paraître des édits de prohibition, nous prenons des ouvrières (à tel point qu'il faut sévir contre les embaucheurs), établissent des écoles, achètent nos dentelles à vil prix pour les frauder et les revendre ensuite sous de fausses dénominations : nos dentelles de Bruxelles et de Binche sont vendues sous le nom de point d'Angleterre ; nos points à l'aiguille de Brabant et de Liège, sous le nom de point de France.

Naturellement, nous subissons l'influence d'une concurrence faite en partie avec nos produits ; les prix baissent, le nombre des ouvrières diminue. Pour venir en aide aux pauvres *dentelleuses*, comme on disait alors, les seigneurs font travailler de riches dentelles pour les églises ; de là, ces vieux chefs-d'œuvre que nous retrouvons dans les trésors de nos cathédrales.

Enfin, les bourgeois établissent des comptoirs à l'étranger, et reprennent leurs droits méconnus.

A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, la mode des robes et des écharpes donne un grand élan à l'industrie dentellière : les volants, qui ne s'étaient faits jusqu'alors qu'en guipure de Flandre et de Brabant, se font en Bruxelles, à fond réseau (*droochel*).

En 1809, paraît le tulle mécanique, venant d'Angleterre, qui devait causer un si grand préjudice au vrai réseau aux fuseaux, dont le travail a, pour ainsi dire, disparu, et lorsqu'on aura épuisé ce qui reste de cette légère et seyante manufacture, les vieilles dentelles de Bruxelles seront d'un prix inestimable.

En 1828, M. Washer fait monter à Bruxelles des métiers à fabriquer ce tulle, dont la machine forme 60,000 mailles (je dis soixante mille !) à la minute, tandis que les mains de femmes ne font que 5 à 6 mailles. A partir de cette époque, la fabrication change insensiblement ; le font de la dentelle n'ayant plus la même valeur, on se met aussi à diminuer la qualité des fleurs qui doivent y être appliquées, pour en arriver à faire de la dentelle à bon marché, de la dentelle accessible à toutes les bourses ; tous les autres genres subissent le même abaissement, et, lorsqu'en 1830, sous l'influence de la paix et du contentement général, l'industrie dentellière prend une extension nouvelle, il s'opère un changement complet dans les dessins, dans les détails du travail, etc.

1846 voit la formation de bonnes écoles dentellières, qui implantent dans les Flandres le genre Brabant, les fleurs d'application et le point à l'aiguille.

L'Exposé décennal de la situation du royaume, 1850-1860, dit : " La Belgique n'a aucune concurrence à craindre, elle fabrique des dentelles à des prix moins élevés que partout ailleurs. "

Déjà les comptes-rendus relèvent plus de 140,000 ouvrières, l'exportation alimente les manufactures, les écoles et les couvents, les voyages sont plus faciles, les étrangers nous visitent et achètent nos produits, les expositions se suivent, et notre art national conserve sa priorité artistique.

Lisons le résumé du compte-rendu par M. Duhayon des dentelles à l'Exposition de Paris, en 1867 :

" La France, notre seule rivale dans ce genre, n'aurait, certes, pas conservé à ses vitrines leur magnifique aspect si, par une mesure qui nous eût paru aussi juste qu'équitable, toutes les dentelles belges qui y figuraient en avaient été enlevées. Nous croyons qu'il est parfaitement établi dans ce rapport que la Belgique a conservé, à l'Exposition de Paris, la première place dans l'industrie dentellière."

Depuis le recensement général de l'industrie publié en 1851, il n'a pas été fait en Belgique de statistique sur l'industrie dentellière : il faut donc s'en rapporter aux études de ceux qui se préoccupent de la question, et reconnaître avec eux que le nombre des ouvrières, qui était de 150,000 au

moins en 1867, tend plutôt à diminuer qu'à augmenter ; malheureusement, ce sont les villes qui se dépeuplent de dentellières, non pas que celles-ci se déplacent, mais, comme on ne fait plus d'apprenties, le nombre des ouvrières diminue de jour en jour ; cela est d'autant plus à regretter que l'ouvrière de la ville a mille occasions de se perfectionner, si elle est intéressée à sa besogne : le travail des autres ouvrières, les étalages, les toilettes, les dessins, les observations directes faites par les fabricants, etc., etc.

Il est plus que temps de remédier à un tel abandon de l'art national dans les villes ; il faut des écoles dentellières et des commandes de dentelles de prix pour les musées. Il faut organiser des concours, pour que l'on fasse encore des chefs-d'œuvre.

Pour les objets de luxe, le bon marché n'est jamais recommandable ; ils doivent avoir une valeur réelle, artistique ; n'étant pas indispensables, ils doivent être intéressants.

Il est positif que l'énorme quantité de dentelles communes fabriquées depuis quarante ans a fait plus de tort que l'imitation, les crises et la mode si passagère à présent.

La place de la femme est au logis, tous les efforts doivent tendre à lui laisser cette place, et le travail qui lui permet d'apporter sa part de bien-être dans le ménage, tout en remplissant ses devoirs de mère de famille, doit être préféré à tout autre. Sous ce rapport, le travail de la dentelle, entr'autres, offre tous les avantages : il peut être laissé et repris, le carreau tient peu de place, l'aiguille encore moins ; une seule lampe suffit si l'ouvrière se sert d'une bouteille ronde en verre blanc, remplie d'eau, formant lentille, concentrant la lumière sur son ouvrage. Chaque semaine, l'ouvrière de la ville peut rapporter son travail, et en recevoir le prix chez la "factoress" ou à la manufacture. A la campagne, la plupart des facteurs passent chez les ouvrières pour donner et reprendre l'ouvrage ; les Valenciennes, les Malines et toutes les dentelles au mètre ou à l'aune sont payées par acomptes. Dès l'âge de 10 ans, une fillette peut apprendre l'un ou l'autre genre de dentelle, soit à l'école, soit à la maison.

Certes, toute femme n'est pas apte à travailler la dentelle, mais celle qui en a le goût et qui veut se perfectionner peut toujours gagner sa vie.

L'ouvrière de la ville a gagné de 1 à 6 francs, au bon temps ; à présent son salaire est de 1 à 3 francs, et encore ce dernier chiffre est-il l'exception ; l'ouvrière de la campagne réalise de fr. 0.50 à 2 francs, ce qui est aussi l'exception ; elle a gagné jadis de 1 à 3 francs. Je ne parle pas des ouvrières qu'on paie de fr. 0.20 à 0.50 ; celles-là ne sont que des apprenties, ou des femmes qui travaillent à leurs moments perdus, ou qui, n'ayant ni goût, ni aptitude, font du mauvais ouvrage. Presque toutes les ouvrières de la campagne abandonnent le travail de la dentelle à l'époque de la moisson et au moment des plantations et des récoltes de certaines cultures spéciales à la Flandre, lin, houblon, etc., etc. ; les commandes en souffrent, c'est là un inconvénient pour le fabricant.

On a beaucoup écrit sur le misérable état des dentellières, sur les infirmités causées par l'obligation où elles sont de se tenir constamment courbées en avant, empoisonnées par le blanc de céruse, etc.

Lors de l'enquête du travail, en 1886, en séance du 10 août, le docteur Depaep dit à ce propos : " Disparaisse plutôt cette industrie ! " Non, elle ne doit pas disparaître, au contraire, l'ouvrière n'est pas obligée de se pencher pour travailler, pas plus que pour lire, écrire, tricoter ou laver ; apprenez-lui cela à l'école, apprenez-lui qu'un bon maintien évite les maladies et les infirmités.

Le blanc de céruse n'est pas du tout nécessaire ; c'est un crime de l'employer : punissez ceux qui obligent leurs ouvrières à s'en servir. Nous n'avons pas renoncé trace de l'emploi de ce poison avant la fabrication des dentelles de pacotille, d'un bon marché tel qu'il faut prendre les fleurs en point ou en plat, provenant d'apprenties et d'ouvrières travaillant sans soin et sans propriété ; tout cela étant mis dans un sac en peau avec force blanc de céruse, battu au moyen d'une tapette ou d'une pantoufle, on obtient des fleurs d'une blancheur uniforme et d'un travail paraissant serré parce qu'il est rempli de blanc ; en tapant le sac, qui n'est jamais hermétiquement fermé, on en fait sortir une poussière empoisonnée ; en attachant les fleurs sur le dessin, en les *striquant*, c'est-à-dire en les cousant au tulle, à chaque point, l'ouvrière aspire le poison. Pourquoi laisser faire une chose inutile et dangereuse ?

On dit aussi que les faiseuses de point à l'aiguille s'abîment les yeux ; elles ne perdent pas plus vite la vue que les femmes qui cousent, qui brodent ou même qui ne font rien !

Au lieu de décourager l'ouvrière en lui exagérant les difficultés du travail ou en y attachant des maux imaginaires, étudions de près ce qu'il y a à faire, et entendons-nous avec elle pour remédier aux inconvénients de son métier.

Nous classons ainsi les différents genres de dentelles :

Bruxelles ; Binche ; Flandre ; Malines ; Valenciennes ; Grammont " dont nous donnerons des illustrations dans notre prochain numéro.

#### LE THEATRE FRANCAIS.

La saison s'ouvre cette semaine au Théâtre Français de cette ville.

Il fait plaisir de voir que la Direction a exécuté un grand nombre des réformes demandées.

Nous espérons qu'elle ne s'arrêtera pas à mi-chemin, et qu'elle voudra relever tout-à-fait le niveau de cette institution.

Son comité de censure devra voir à élaguer du répertoire tout ce qui peut offenser la morale et scandaliser notre bon public.

Il doit se rappeler que sa responsabilité est grande. L'éducation morale et artistique de notre jeunesse, pour une bonne part, est entre ses mains. Des débuts de l'art dramatique dans ce pays dépendront ses tendances. On peut ainsi à l'origine ou pervertir ou affiner son goût, selon la qualité des œuvres qu'on lui servira.

Le soin que les directeurs ont pris de recruter une bonne troupe de comédie est un symptôme favorable.

Le choix de l'*Abbé Constantin*, ce petit chef-d'œuvre de Ludovic Halévy, est un heureux début. L'œuvre des dramaturges français ne manque pas de choses aussi spirituelles auxquelles les mères pourraient sans crainte mener leur filles.

Quant à l'opéra, il nous semble que puisqu'on doit donner Mignon, il n'eut pas été mauvais de rassurer tout de suite son public en plaçant sur l'affiche une pareille œuvre. Car nous ne pouvons recommander *Gillette de Narbonne* à nos lectrices avant de savoir quelles salutaires coupures ont été pratiquées dans le libretto.

Enfin, nous attendons avec confiance la réalisation des promesses faites au public, et nous espérons qu'il sera tenu compte des suggestions des gens sages et du souhait des parents demandant pour leurs fils et leurs filles des pièces qui, loin de leur nuire, formeraient leur goût — souhait dont nous nous sommes fait l'écho dans un article écrit le printemps dernier, à la clôture de la première saison théâtrale.

Météore



## Lettres d'Ambassadrices et Souvenirs de Grandes Dames.

Avec les belles correspondantes dont nous allons parler, on entre de plain-pied dans un monde exceptionnel et en partie disparu, même en Angleterre.

Elles représentent des types et un état social qui s'effacent ou se modifient chaque jour. En elles revit la vraie grande dame d'autrefois, traversant, dans sa grâce un peu hautaine, un monde qui l'enveloppe de respect et d'admiration ; elles ignorent le besoin de bruit et de notoriété qui fait aujourd'hui de toute femme quelque peu en évidence, le bien commun de la curiosité publique. Elles conservent, dans leurs relations de famille, les sentiments de déférence qui, loin de nuire aux affections, ajoutent à leur charme une dignité douce, ennemie de la camaraderie vulgaire. Elles ont l'âme haute, et le mot *devoir* a pour elles une signification sacrée qu'elles ne perdent jamais de vue ; viennent les jours d'épreuve, de péril, de difficultés presque inextricables, elles sont toujours à la hauteur des événements, d'admirables compagnes pour leur mari, des sœurs de charité pour les souffrances dont elles sont entourées. Sont-elles atteintes dans leurs sentiments les plus intimes, dans leurs tendresses les plus profondes, elles inclinent leur tête fière et soumettent leur cœur chrétien.

Intelligentes, instruites sans l'aide des collègues et des diplômés, en contact avec tous les esprits supérieurs de leur époque, mêlées aux drames de la première moitié du dix-neuvième siècle, elles suffisent aux exigences de toutes les situations, et leur individualité se développe et s'accroît avec la marche des événements, de telle sorte que leurs nobles figures se détachent aujourd'hui de la foule brillante qui remplit la scène où elles se meuvent au premier plan.

Elles attirent et séduisent parce que, dans la grande dame, on sent toujours la femme qui sait aimer, jouir de la nature et de l'art, et souffrir héroïquement, car les pages douloureuses ne manquent pas dans ces annales de la grandeur et de la puissance.

Pour le lecteur français, elles ont un intérêt spécial, ayant toutes été plus ou moins mêlées à notre histoire et à notre société. Appartenant au même monde et à la même époque, elles se croisent constamment sur la scène ; c'est pourquoi il nous

a paru désirable de ne pas les séparer en les présentant au public. Ce serait rompre un faisceau, dépareiller un ensemble, interrompre une chronologie, faire des vides dans un tableau. Et quel tableau ! Ces mains délicates manient leurs pinces avec autant de fermeté que de grâce, d'esprit que de force ; elles révèlent une intelligence des situations, une habitude de réfléchir et de juger qui donne à leurs récits une valeur historique incontestable. Si parfois la passion et le préjugé forcent le passage, qu'on se reporte aux agitations, aux tragédies, aux ambitions, aux émotions violentes de leur temps, aux jours épiques de l'épopée napoléonienne, aux bouleversements qui ébranlent tour à tour tous les trônes, qui affolent tous les peuples européens, et que celui qui se sent calme leur jette la première pierre !

### II

C'est par une délicieuse figure que nous inaugurons notre galerie. Vingt ans, jolie et séduisante comme le sont si souvent les Irlandaises, vive et spirituelle, Priscilla Anna Wellesley, née en mars 1793, ne mourut qu'en 1879. Ils sont donc encore nombreux ceux qui peuvent témoigner du charme persistant de ses relations, de l'abondance de ses souvenirs et de l'affection dont les siens l'entourèrent jusqu'au dernier jour.

Elle était mariée depuis deux ans à lord Burghersh (plus tard comte de Westmoreland) lorsqu'il reçut l'ordre d'aller rejoindre le quartier-général autrichien en qualité d'attaché militaire.

1813 ! Date néfaste pour la France qui, après un rêve inouï de gloire et d'omnipotence, entrait dans la voie douloureuse, ramenait à travers l'Europe furieuse, implacable, trop longtemps effrayée pour être généreuse, les débris héroïques de ses armées, jonchait toutes les routes de leurs cadavres et remplissait les villes de ses soldats prisonniers. C'est une lecture bien pénible pour un cœur français que celle des lettres de lady Burghersh à sa famille, mais aucun historien ne pourrait tracer un tableau plus saisissant, plus profondément navrant, ni donner une idée plus nette et plus juste de l'état moral autant que matériel du continent acharné à la poursuite de ce gibier humain devant lequel il avait tremblé si longtemps. Rien ne saurait mieux faire conce-

voir les horreurs d'une longue guerre, les tortures épouvantables qui en résultent, la ruine et la démoralisation qu'elle produit, que ces lettres écrites au jour le jour dans la fièvre de la poursuite, dans l'incertitude du dénouement final, au milieu de scènes dont la seule pensée cause un frisson d'effroi et de dégoût.

Comment une si jeune femme, jusque là délicate et timide, enveloppée de toutes les douceurs du luxe et de la tendresse, a-t-elle pu résister aux fatigues, aux émotions et aux privations que subit lady Burghersh ? Deux choses l'expliquent : Elle adorait son mari, et elle avait dans les veines le sang des Wellesleys. Petite-nièce du " duc de fer " et du marquis Wellesley, l'illustre gouverneur des Indes, elle était douée, comme eux, d'une énergie indomptable, d'un courage à toute épreuve, d'une volonté que seule la tendresse pouvait vaincre. Lorsque son mari fut nommé à son nouveau poste, son père la supplia de ne pas le suivre ; sa mère au contraire, l'y encouragea ; elle n'avait pas encore d'enfants (elle en eut douze par la suite), elle se devait à l'époux. Elle partit donc. Les flottes françaises bloquaient tous les ports de la Hollande. Pour gagner l'Allemagne, il fallait aller chercher Gothenbourg, au risque de tomber au pouvoir de quelque croiseur ennemi. La traversée dura onze jours par un gros temps.

Pour aller de Gothenbourg à Stralsund, l'endurance et la belle humeur de la jeune voyageuse furent mises à de rudes épreuves. Charrettes à deux places pour véhicules, auberges pleines où l'on était trop heureux de trouver une étroite chambre de quelques pieds carrés, de voler les écuelles de la basse-cour pour les transformer en cuvettes, d'obtenir des œufs, du café et du biscuit dur comme la pierre ! Mais on avait ses lits et une petite machine à faire la cuisine, " un vrai trésor, " dont la petite grande dame se servait pour confectionner des omelettes et des fricassées de poulets délicieuses. Tout cela lui paraissait très drôle. Elle riait, fort étonnée de n'être jamais ennuyée, ni triste, ni malade, à peine fatiguée. " Certainement, disait-elle, la Providence nous rend capables de faire ce qu'il faut, car je n'éprouve aucune difficulté à tout arranger pour moi et pour mes gens. "

Deux choses la soutenaient : au point de vue

matériel, la propreté de la Suède ; au point de vue moral, le dévouement du roi Bernadotte et du pays à ce qu'elle appelait la bonne cause, ou la *cause* tout court. Il faut que le lecteur français s'y résigne ; cette cause, c'était la vengeance à tirer de la France !

Dans le port de Stralsund, on échappe miraculeusement à la mort ; un brick de transport, chargé de 9,000 tonneaux de cartouches, fait explosion à 300 mètres de la galiote qui porte l'intrépide fille des Wellesleys. Elle trouve le spectacle si beau, qu'elle oublie d'avoir peur ! On gagne ensuite Berlin par des routes affreuses. La bataille de Leipzig vient d'être livrée ; le Calvaire de la France, commencé à Moscou, aura Paris pour dernier terme, et c'est ce chemin de la Passion que l'on suit pas à pas avec lady Burghersh. Le tableau qu'elle fait de l'Allemagne est malheureusement de nature à expliquer l'animosité ressentie contre celui qu'elle n'appelle jamais autrement que Bonaparte.

" Nous n'avons pas idée en Angleterre, écrit-elle, de ce que ces pauvres gens ont sacrifié à la bonne cause ; la pauvreté, la misère à laquelle ils sont réduits est affreuse. Il y a ici 38,000 blessés ; beaucoup de princesses et de dames ont vendu leurs bijoux pour leur venir en aide. On me dit que chez la princesse Louisa Radziwill, où il y a une assemblée chaque soir, toutes les dames font de la charpie pour l'envoyer aux hôpitaux... Nous avons rencontré beaucoup de prisonniers sur les routes. Le roi de Saxe et sa femme ont été amenés à Berlin hier ; le roi persiste dans sa fidélité à Bonaparte. Aujourd'hui sont arrivés 4,000 prisonniers avec Lauriston, Régnier, Bertrand, et il y a déjà des princes et des ducs sans nombre. "

On les insulte, ces braves maréchaux qui n'ont fait que leur devoir, on refuse le nécessaire aux soldats ; la jeune femme trouve cela tout simple, et pourtant elle constate que beaucoup de ces malheureux, hagards, malades, à moitié nus, sont si jeunes ! des enfants ! Mais n'est-ce pas là un des plus horribles effets de la guerre que ce bouillonnement des passions mauvaises et violentes, même dans le cœur des meilleurs ?

Berlin, que lady Burghersh trouve une ville admirable (en 1813 !), est peuplé des femmes les plus laides qu'elle ait jamais vues. Et quelques

toilettes ! Quels chapeaux ! Ici la femme de vingt ans se retrouve. " Les mots ne suffisent pas à décrire les costumes du matin de ces dames. Imaginez-vous le chapeau le plus fashionable, noir, avec au moins six et souvent dix ou douze énormes plumes, un immense coquillé de dentelle ou de ruban autour de la forme, et des nœuds énormes partout où l'on peut en fourrer. Avec cela une pelisse de quelque couleur éclatante, en satin ouaté et des manches d'une ampleur immense. Comme toutes les femmes portent ces chapeaux, on me dévisage avec ma petite capote, et je serai vraiment obligée d'en avoir un pour sortir. Pauline, avec le sien sur la tête, est beaucoup plus grande du menton jusqu'en haut que du menton jusqu'aux pieds !

" Et cependant on ne s'habille presque pas, dit-elle, et le luxe, abandonné pendant les horreurs de la guerre, alors qu'on se battait sous les murs de Berlin, n'a pas été repris. On me disait hier que l'on ne voyait plus d'équipages, tous les chevaux ayant été envoyés aux armées. Hier, nous avons dîné chez la princesse Ferdinand de Prusse, la mère de la princesse Louisa Radziwill. Je n'ai jamais vu vieille femme si compassée, si raide, si désagréable ; vieille cour outrée ; elle m'a fait une peur affreuse."

Elle était timide dans les salons, cette jeune Bradamante des grandes routes, et rien ne lui coûtait plus qu'une présentation dans un nouveau cercle. La seule épreuve qu'elle redoutât réellement allait commencer à Berlin. Lord Burghersh devait se rendre auprès de sir Charles Stuart, l'un des plénipotentiaires anglais (lord Aberdeen était le premier) dont elle occupait la résidence à Berlin ; nous le retrouverons ambassadeur à Paris, et père de deux autres de nos correspondantes.

Le 1<sup>er</sup> novembre, lady Burghersh écrit à sa mère : " Les armées se sont avancées avec une rapidité merveilleuse, et seront, je crois, à Francfort avant Burghersh. Il part demain ; je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'éprouve ; il faut un courage peu commun, rien que pour penser à ma situation, à mon abandon dix fois aggravé par la marche des armées sur le Rhin ; car si c'est une bonne nouvelle pour la cause, cela l'éloigne d'au-

tant plus de moi. Mais à quoi bon se lamenter à propos de choses qu'on ne peut empêcher ? ... Je ne me laisse pas décourager, dit-elle ailleurs, et je suis chaque jour plus convaincue d'avoir eu raison de venir, car si une affection toujours croissante et une profonde reconnaissance peuvent satisfaire une femme, je dois être contente de Burghersh, et si nous souffrons tant d'une séparation qui durera au plus quelques semaines, que serait-ce si j'étais restée en Angleterre ? Donc, tout est pour le mieux."

Néanmoins, au bout de trois semaines, la résignation de la délaissée était épuisée ; elle était sans nouvelles de son mari ; un officier anglais, qui allait rejoindre le quartier-général autrichien, offrait de l'escorter. Malgré la neige, malgré la nécessité de traverser la ligne de retraite des Français, elle partit, et n'atteignit Francfort que le neuvième jour. De Weimar, où la retenait le manque de chevaux, elle écrivait à sa mère : " Jusqu'à mon arrivée ici aujourd'hui, je ne soupçonnais pas où pouvait être B. ni ce qu'il faisait... Pas de nouvelles sur la route, pas de lettres ici, mais, en compensation, j'apprends que les deux empereurs et le roi de Prusse sont à Francfort ; je le trouverai donc là, et ma joie peut se concevoir... Vous verrez que nous ne sommes pas passés par Leipzig. La ville est dans un tel état dû au nombre des cadavres restés sans sépulture depuis la bataille, qu'on nous conseilla de n'en pas approcher. Dieu sait que nous avons vu assez d'horreurs sans aller en chercher d'autres. Nous avons suivi la ligne de retraite des Français ; il y a maintenant un mois qu'ils ont passé, et les routes sont couvertes de chevaux morts et de débris humains. Nous en verrons beaucoup d'autres, nous dit-on, entre Ci et Francfort, surtout à Hanovre, où Wrede a livré une grande bataille, il y a quinze jours. Rien ne peut décrire la dévastation du pays, et, sans le voir, on ne peut se faire une idée des effets produits par une semblable retraite... On nous dit que les soldats français mouraient de faim, et offraient leurs boucles d'oreilles pour un morceau de pain que les habitants leur refusaient. (Voilà un trait qu'on ne relèvera jamais à la charge des Français.) En conséquence, le fleuve est plein de cadavres, et il



y a 14,000 blessés à Halle...J'ai pris mes précautions avant de quitter Berlin, j'ai emporté de la poudre de soufre qu'on brûle dans les hôpitaux et une quantité de camphre que je porte, ainsi que ma chère petite cassolette au vinaigre aromatique. J'ai exigé que M<sup>me</sup> Legoux fît de même. Je n'ai jamais vu pareil trésor, créature si attentionnée, si douce, si secourable au milieu de toutes mes épreuves." M<sup>me</sup> Legoux, une émigrée, n'était sans doute plus qu'à moitié Française aux yeux de sa maîtresse.

Enfin, après avoir failli tomber dans les lignes françaises près d'Erfurt, après avoir affronté de nouvelles épouvantes, la jeune intrépide retrouve son cher Burghersh, et fait son entrée à Francfort, où elle va régner en souveraine sur empereurs, rois, princes et capitaines, car elle y sera la seule femme avec la grande-duchesse de Saxe-Weimar ; elle sera "la dame anglaise qui veut bien embellir notre quartier-général," la joie de tous les yeux : "elle donnera satisfaction," selon son expression modeste, elle jouira de tout avec la gaieté presque enfantine de sa race, unie à la virilité de son courage, à la ferme lucidité de son intelligence.

Ses lettres sont de plus en plus intéressantes, remplies de renseignements précieux et d'esquisses vivantes.

Tout d'abord, elle exulte. "Je suis si heureuse de me retrouver près de B. que j'en suis tout étourdie. N'est-il pas extraordinaire qu'après un voyage de neuf jours, me levant deux heures avant le jour et voyageant jusqu'à neuf ou dix heures du soir, je sois, non seulement pas fatiguée, mais engraisée ! Charles Stuart et Pozzo di Borgo ont été frappés de me trouver la mine tellement meilleure qu'à Londres. Stuart a une mine affreuse ; Pozzo est comme à l'ordinaire, avec un bel uniforme de général russe en plus." Burghersh a été très jaloux, très desservi par quelqu'un qu'on ne nomme pas, mais il s'est conduit *comme un ange*, et sa modération, son bon sens lui feront autant d'honneur dans son pays qu'à l'étranger." D'ailleurs, un mari si heureux de retrouver sa femme après un mois d'absence doit avoir toutes les vertus. Blücher, *le vieux héros*, ne l'appelle plus que "le mari de l'adorable Anglaise."

La galerie commence. La nouvelle venue a découvert trois femmes : la grande-duchesse Catherine, veuve du jeune prince d'Oldenbourg, qui a la plus délicieuse expression de douceur que j'aie jamais vue ; la grande-duchesse Marie de Weimar, jolie ; la princesse de Tour-et-Taxis, nièce de la reine Charlotte d'Angleterre et sœur de cette belle reine Louise de Prusse, dont le tombeau, à Charlottenbourg, recevait chaque jour la visite de son époux.

"Tous les ambassadeurs ont donné des dîners en mon honneur ; le premier chez Charles Stuart, où l'on m'a présenté vingt-cinq hommes, tous les gros bonnets qui règlent les destinées du monde : Schwarzenberg, Metternich, Hardenberg, etc. ; puis ce fut chez lord Cathcart, chez lord Aberdeen, et ainsi de suite. Jugez de la singularité d'être la seule femme, au milieu de quinze à trente hommes. Ce fut terrible au commencement, mais j'y suis tout à fait habituée, et je suis un oiseau si rare que l'on fait tous les embarras possibles en ma faveur. Voici les têtes couronnées ou simplement princières :

"L'empereur Alexandre m'a grandement déçu : excepté les épaules, il est très mal fait ! Il se courbe en avant, sa cour l'imite, et tous se serrent la taille comme des femmes. Sa physionomie n'est pas mauvaise ; c'est tout ce que j'en peux dire. L'empereur d'Autriche est un petit vieux ridé, une marionnette dont Metternich tire les fils. Le roi de Prusse, martial, intéressant, mélancolique, charmant ; ses deux fils (ceux qui devinrent le roi Frédéric-Guillaume III et l'empereur Guillaume I<sup>er</sup>) sont deux beaux et aimables garçons. Le grand-duc Constantin est le plus grand monstre qu'on ait jamais vu sous forme humaine ; le vieux Platow, Hetman des Cosaques, une belle vieille figure de vétéran battue par la tempête ; Barclay de Tolly, un vieux laid ; Blücher, *l'invaincu*, une vraie figure de vieux héros, etc., etc. Quant aux Cosaques, ce sont de parfaites brutes, les plus grands voleurs du monde et redoutés plus que personne."

Lady Burghersh revient sur le compte de l'empereur Alexandre : "J'ai passé hier une heure avec Sa Majesté Impériale, d'une manière qui me l'a fait connaître mieux que trente rencontres en

société. La grande-duchesse Catherine, qui fait mes délices, me fit dire qu'elle désirait me voir à une heure. Je trouvai l'empereur avec elle. Elle me dit qu'elle espérait mon pardon pour cette petite surprise, que l'empereur désirait beaucoup me connaître, et que certainement une telle connaissance ne me déplairait pas. Comme il n'y avait que lui, elle et moi, nous devînmes bientôt intimes ; il me donna l'histoire complète de la campagne de Russie, avec beaucoup de modestie quant à lui et à son peuple, puis il fit le plus enthousiaste panégyrique de lord Wellington, disant : " Ah ! si nous avions un capitaine comme celui-là, nous aurions bien mieux fait." Je répondis qu'il ne me semblait pas possible de mieux faire. " Ah ! madame, c'est que le bon Dieu nous a servi de capitaine et que l'exemple des Anglais nous a donné du courage (pour un empereur c'était assez courtisan !)" Il me plut bien davantage que je ne m'y attendais. Ses manières ont bien moins de fanfaronnade que je n'avais imaginé, et sa physionomie est vraiment délicieuse, bien que je ne le trouve pas beau et que sa voix soit dure et désagréable." Le soir, grand bal. Elle danse la polonaise avec Sa Majesté et d'autres grands personnages.

A partir de cette époque lady Burghersh suivit les mouvements du quartier-général autrichien, et les aventures ne lui manquèrent pas. " Que j'aurai de choses amusantes à vous conter ! dit-elle à sa sœur. Je suis merveilleusement bien d'esprit et de santé, tout à fait forte. J'en suis étonnée, mais encore bien plus surprise de me sentir toujours contente et gaie, sans crainte ni inquiétude à propos de quoi que ce soit, ne faisant attention ni au bruit, ni aux mauvaises odeurs, ni à la saleté, très hardie à cheval, et tout cela au milieu d'hommes, de soldats, voire même de Cosaques, les plus grands voleurs du monde. Je crois que Dieu m'a changée au dedans et au dehors, tout exprès pour ce voyage, et de cela je ne peux lui être assez reconnaissante." Non, Dieu ne l'avait pas changée ; c'était plutôt l'éducation qui l'avait modifiée en apparence, mais avec les nécessités d'une situation toute différente, d'une plus grande liberté d'action et d'allures, sa nature de Celte élastique, ensoleillée, un peu exubérante, pas trop raffinée au fond, bonne enfant et gaie, reprenait le dessus

et se trouvait bien mieux adaptée aux circonstances qu'une pure Anglo-Saxonne formaliste, timide, hautaine et froide n'aurait pu l'être.

Le bruit ne lui manqua pas, lorsque du petit bourg de Lörrach elle assista au siège de Huningue, regardant de son lit les boulets et les obus qui éclataient et au début l'empêchaient de dormir ; mais elle s'y habitua vite. Au commencement de janvier, les alliés passèrent le Rhin. Leurs mouvements ne se décidaient pas toujours sans discussions, et lady Burghersh parle plus d'une fois " des disputes d'un quartier-général comme celui-ci, où il y a tant de grands personnages et pas une tête assez forte pour s'imposer aux autres. La Russie et l'Autriche sont scruvent en mésintelligence, et la Prusse les désapprouve toutes deux. Tous sont également positifs et obstinés, et comme ils ne peuvent pas agir sans que l'un ou l'autre cède, les choses traînent et le besoin d'un Wellington se fait sentir !" Il est déjà devenu le *deus ex machina* en qui tout le monde espère. Quant à notre jeune voyageuse, elle ne regrette pas un peu d'inaction, car ce n'est pas une petite affaire de pourvoir à tout pour dix-neuf personnes et vingt chevaux.

L'accord se fait pourtant, la Suisse s'est ralliée, on va envahir la France, et lady Burghersh espère que bientôt le quartier-général se réunira dans un endroit assez vaste pour que tout le monde y tienne, car, dans ce genre de vie, " plus on est de fous plus on rit," et d'ailleurs on lui déclare qu'on ne saurait plus que devenir sans sa table à thé.

Elle a, en vérité, bien le droit de dire que c'est une existence des plus intéressantes, et qui lui fournira des souvenirs pour le reste de sa vie. " Comme ma chambre est le point de réunion et mon thé un véritable régal, tous, grands et petits, s'y rencontrent presque chaque soir ; les discussions les plus intéressantes ont lieu à ma petite table, et les différents rapports qui sont envoyés par les généraux des différents quartiers la rendent toujours agréable."

Il y a vraiment une âme de soldat dans ce corps de jolie femme ! Quel entrain ! Quel dédain de ses aises ! Quelle ardeur dans l'action et dans la haine ! Les alliés ont passé le Rhin, et leurs armées inondent tout l'est de la France. Lady Burghersh se désole au milieu de sa joie, parce

qu'on avance sans coup férir, sans rencontrer un ennemi, *sans avoir écrasé ce misérable quand on le pouvait*. Le fait est que la gloire est facilement conquise ; c'est une promenade ; pas à pas on les suit, ces conquérants reçus, hélas ! à bras ouverts dans beaucoup d'endroits ! " Les habitants donnent tout ce qu'ils ont, et montrent un empressement de faire de leur mieux, qui est délicieux. Ils parlent de Buonaparte comme d'un monstre qu'ils détestent." Metternich met Langres à ses *jolis pieds*. La bataille de Brienne est livrée, et cette douce créature parle avec joie de deux mille tués. Elle s'attend à une paix immédiate. Tout ne marchait pas cependant au souhait de la jeune politicienne, et le lion aux abois devait causer encore bien des insomnies à ses assaillants. Ils le redoutaient depuis si longtemps, ils étaient si habitués à la défaite et aux surprises terribles que leur ménageait son génie militaire, que, malgré l'écrasante supériorité du nombre, ils n'avançaient qu'avec crainte, prêts à reculer au moindre échec. Lady Burghersh en convient. Les chefs n'arrivaient pas facilement à s'entendre. " C'est certainement bien amusant et extraordinaire, disait-elle, d'assister à toutes les contestations, de démêler les vues différentes, les objectifs, etc. J'aurai de quoi penser et parler pour le reste de mes jours. Comme vous ririez de me voir (moi la bonne à rien en Angleterre) arranger toute seule mes voyages, mes dépenses, le change, etc., les chevaux, les dragons, les chasseurs ; tout retombe sur mes épaules, et, vraiment, ne me cause ni peine, ni inquiétude... Nous sommes toujours de dix-huit à vingt-deux heures dans la voiture, et cela pendant plusieurs jours de suite. J'y serai davantage en allant de Bâle à Vesoul, car je veux aller sans m'arrêter, n'ayant nulle envie de coucher seule dans une auberge française ; ma voiture suivra celle de Metternich." Elle y reste en effet trente et une heures en une seule étape. Mais un jour, à Chaumont, il y a malentendu ; comptant sur le prince pour lui fournir des chevaux réquisitionnés, la jeune femme laisse emmener tous les siens par lord Burghersh, et se réveille un beau matin pour apprendre que l'empereur d'Autriche, son ministre, toute la cour et, qui pis est, tous les chevaux sont partis dans la nuit pour Bar-sur-Aube. " Je me trouvai donc entièrement

seule, écrit-elle, sans la moindre garnison, sans une âme à qui je pusse avoir recours, sans ordres pour obtenir des chevaux, sans passeport, sans billet de quartier, même si je pouvais partir, et les blessés de la bataille (de Brienne) arrivaient par charretées pour rendre le séjour plus agréable. Pour la première fois, je me sentis complètement découragée, et restai une heure assise, tout à fait ahurie. Je crois que personne ne devra plus jamais s'inquiéter de moi, puisque j'ai pu me tirer toute seule d'une pareille situation. Après une heure de désespoir, je me dis qu'il fallait pourtant agir, et qu'avec mes cinq sens et de l'argent, je pouvais beaucoup. Je me mis donc à chercher les moyens de m'en aller, car l'arrière d'une armée est, pour bien des raisons, la pire des situations." L'énergique amazone alla trouver le maire, discuta, pria, menaça, et parvint à réquisitionner quatre mauvais chevaux, mais le postillon se sauva ; il fallut cinq heures pour en trouver un autre, qui était manchot ; enfin, elle partit hardiment, et rencontra en route un messenger de son mari qui avait appris avec une inquiétude terrible l'arrivée de l'empereur d'Autriche à Bar, sans sa protégée. Les deux époux, bien que séparés souvent par quelques lieues à peine, se rejoignaient rarement, et parfois l'un ignorait où se trouvait l'autre.

Mais tout s'effaçait devant "*l'intérêt du moment*, un des plus extraordinaires dans les annales du monde. Toute heure peut amener les plus grands événements. Au milieu de tout cela, je suis bien portante, tranquille et heureuse quand les instants d'anxiété sont passés." Ce mot *heureuse* produit un étrange effet, suivi aussitôt par ces lignes : " C'est un spectacle horrible de voir arriver les blessés après une bataille. Nous en avons rencontré en grand nombre. Nos pertes ont été très sérieuses... Le pays présente un spectacle désolant, et les *restes* de la bataille me rappellent la ligne de retraite en Allemagne. Les pauvres habitants souffrent beaucoup, car le pays est complètement épuisé, et c'est à peine s'il reste de quoi subsister dans les endroits où nous avons passé. De plus, malgré tous les efforts des chefs pour s'opposer au pillage et aux excès de toutes sortes, il est impossible d'empêcher les troupes de s'y livrer et de ruiner entièrement le pauvre peuple. Rien de plus humain que les intentions et les ordres



des souverains et les commandants ; tout est inutile, surtout avec les Cosaques, qui ne reconnaissent aucune loi."

Depuis Langres, la discipline s'est relâchée (lady Burghersh s'en lamente pour le bon renom de la cause !), et s'il reste une étincelle d'énergie chez ce malheureux peuple, il sera impossible qu'il ne cherche pas à se venger.

" En vérité, je suis écœurée de la guerre et de toutes ses horreurs, et j'aspire à m'éloigner de la scène."

C'est un soulagement d'entendre enfin un cri du cœur s'exhaler de cette jolie bouche. De Troyes, qu'elle va quitter pour Châtillon-sur-Seine, elle ajoute : " Je regrette bien de laisser Burghersh et les armées qui m'intéressent tant, mais j'avoue que je me réjouis de m'éloigner de tant de misère et de souffrance. Le cœur saigne, et je ne vois vraiment pas comment ces misérables habitants échapperont à la famine quand nous les aurons quittés. Je n'ai jamais vu de ville aussi sale que Troyes : le nombre des mendiants y surpasse de beaucoup celui de Dublin ; tous, femmes et enfants ; d'hommes et de bêtes, il n'y en a pas. Les malheureux nous poursuivent par bandes de vingt ou trente, et si l'on donne à une femme, les autres tombent sur elle, et une vraie bataille s'ensuit."

Croirait-on qu'au milieu de tous ces fléaux, les théâtres sont ouverts ? On n'y voit que les étrangers, et un soir lady Burghersh, accompagnant " le vieux Franz," comme elle appelle irrévérieusement l'empereur d'Autriche, est la seule femme dans la salle.

Pendant ce temps, on discute de la paix à Châtillon. La principale occupation des plénipotentiaires, c'est de s'offrir des dîners si plantureux, que plusieurs en sont malades. Quant à s'entendre, c'est une autre affaire. Dès l'entrée en France, il y a eu des tiraillements : l'empereur de Russie ne voulait négocier qu'à Paris ; l'empereur d'Autriche, préoccupé de sa fille Marie-Louise, désirait en finir tout de suite ; le roi de Prusse, où l'on voudrait.

" Je souhaiterais un peu plus de consistance, écrit lady Burghersh ; il est impossible de savoir (et je suis sûre qu'ils ne le savent pas eux-mêmes)

ce qu'ils entendent ou désirent faire. Je ne reviens pas de ma surprise en présence du succès de cette guerre extraordinaire, quand les divergences d'opinion, le nombre des *cuisiniers* et l'incertitude perpétuelle des quartiers-généraux, auraient dû gêner toute l'affaire. (Lady Burghersh oublie que ses amis s'étaient mis vingt contre un pour écraser un pays déjà épuisé.) Le système est si curieux qu'il faut le voir pour le croire. Quand le désir et le but de toutes les puissances alliées semblent être l'annihilation de Buonaparte et de sa dynastie, chacune d'elles envoie un ambassadeur traiter avec ses ministres, ce qui suffirait pour faire craindre à beaucoup de se ranger contre lui. Ensuite, quoiqu'ils semblent vouloir tous se débarrasser de Buonaparte, il n'en est pas deux qui s'entendent sur le choix de son remplaçant ; chacun a ses vues et son objectif. Alexandre veut entrer à Paris avec la volonté d'un enfant impatient, et jure à droite et à gauche que peu lui importe ce qu'on fait à Châtillon, qu'il ne songera pas à signer la paix avant d'être à Paris (pendant ce temps-là Rasumofsky traite avec Caulaincourt) ; Schwarzenberg supplie Sa Majesté de raisonner un peu, mais Sa Majesté prend le mors aux dents et part pour Langres avec sa garde, afin de pousser en avant le plus vite possible. Les autres sont bien obligés de suivre.

" Le vieux Blücher, décidé, de son côté, à arriver le premier à Paris, part aussi, poussé à tort et à travers, et, en conséquence, reçoit une volée qui l'oblige à réfléchir un peu. L'empereur d'Autriche est malheureux au sujet de sa fille. Metternich est jaloux de l'empereur de Russie ; tous travaillent à leur point de vue, et tous ont cependant l'air d'être les meilleurs amis du monde. Le roi de Prusse est très tranquille, voudrait un peu plus de suite dans les idées, mais se considère lié à Alexandre. Nous sommes tous curieux de voir l'effet que produiront les Bourbons ; pas beaucoup, je crois. Tout le monde déteste et condamne Buonaparte, mais personne ne semble se soucier des Bourbons !"

Les cîners continuaient ; tous les plénipotentiaires voulaient en donner en l'honneur de la belle Anglaise. Sa curiosité au sujet de Caulaincourt, l'envoyé de Napoléon, fut donc promptement satis-

faite. De tous les étrangers qu'elle avait rencontrés, elle le jugea le mieux élevé, le plus parfait gentleman, le plus aimable ; elle admira le tact avec lequel il soutenait un rôle très difficile, ni trop abattu, ni trop fier, poli et prévenant, sans hardiesse ; une physionomie pleine de bonté, de douceur, de franchise. " J'ignore ce qu'on veut faire, dit-elle, mais je sais que Buonaparte déploie toute son énergie, toute son activité, toutes ses forces, et que nous sommes hésitants, incertains et, *entre nous*, effrayés."

*La volée* dont elle parlait avait causé une panique terrible ; Schwarzenberg s'était hâté de battre en retraite, les négociations étaient rompues, les *frères maréchaux* récriminaient les uns contre les autres, et si Buonaparte faisait de nouvelles propositions, on aurait tort de ne pas les accepter ! Tout à coup, sans savoir trop comment, lady Burghersh se trouvait à Dijon avec " le vieux Franz " et lord Castlereagh, sans nouvelles de son mari depuis huit jours, sans communications avec les armées et dans une inquiétude presque insupportable, " bien qu'elle eût appris, depuis quelques mois, à supporter beaucoup."

Hélas ! le succès de Napoléon ne se maintint pas ; l'ennemi avait pu concentrer ses forces, la victoire restait aux gros bataillons, et, au moment où elle s'y attendait le moins, lady Burghersh recevait de son mari une lettre datée de Paris. Elle écrivait de Dijon, le 4 avril 1814 : " Tout le monde porte la cocarde blanche ; que dites-vous de Talleyrand, qui l'a arborée le premier à Paris ? "

Dés lors, la jeune femme n'eut plus qu'une pensée : aller rejoindre lord Burghersh. Lord Castlereagh, lord Aberdeen, Metternich lui affirmèrent que, dans l'état actuel du pays, il n'y fallait pas songer de dix jours au moins. Elle se dit que tout cela pouvait être vrai pour des empereurs et autres grands personnages, mais qu'elle s'en tirerait à merveille toute seule. Elle fit ses malles, commanda des chevaux, et partit avec une femme de chambre et un domestique. Bientôt faite prisonnière par un détachement français, elle représenta au commandant qu'il ne se couvrirait pas de gloire en retenant une pauvre femme inoffensive qui allait rejoindre son mari. Ses sourires et sa

grâce firent le reste, et, après trois jours et trois nuits de voyage en poste, elle entra, à son tour, en conquérante dans la grande ville, au parfait ébahissement de son époux !

Elle prétendit par la suite que lord Aberdeen et lord Castlereagh ne lui pardonnaient pas de les avoir devancés si facilement.

Grande fut son indignation contre l'impératrice Marie-Louise, lorsque, trompée et entraînée par son père et Metternich, elle refusa de suivre Napoléon à l'île d'Elbe. " Je pense que c'est un monstre, écrit l'ardente Irlandaise, car elle prétendait l'aimer, et il s'est toujours bien conduit envers elle. C'est révoltant à elle de l'abandonner dans son malheur, après avoir affecté de l'adorer dans sa prospérité ; j'éprouve tout à fait le même sentiment envers les maréchaux et tous ceux qui l'ont renié. Hier, *Monsieur* a fait son entrée dans Paris au bruit des plus violentes acclamations. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait que son attitude pendant le *Te Deum*, à Notre-Dame ; il était très ému, sans doute, mais il y avait quelque chose de si noble, de si modeste, de si parfaitement princier et *de race* dans toute sa manière d'être, qu'on était ravi. Mais j'avoue que j'étais écœurée de voir autour de lui Talleyrand, Ney, Marmont, Oudinot, etc., la garde nationale et la populace qui, il y a trois semaines, criaient : ' Vive l'empereur ! ' "

Les passions étaient trop surexcitées à ce moment pour que l'on puisse prendre au pied de la lettre tous les jugements exprimés alors par la jeune femme. Paris lui parut splendide, les Parisiens... la société, *shocking* ; les modes, affreuses.

Ici s'arrêtent ces lettres d'un intérêt si palpitant et si douloureux. Quelques jours après, lady Burghersh avait la joie de recevoir ses parents et son oncle lord Wellington, l'idole des alliés.

Elle a dû depuis écrire encore bien des pages attachantes, car jusqu'en 1856, son mari servit activement dans la diplomatie, seize ans à Florence, neuf à Berlin et six à Vienne ; il était devenu comte de Westmoreland. Il mourut en 1859, et sa charmante femme lui survécut vingt ans, entourée de sa nombreuse lignée.

*Marie Dronsart.*

## Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

(Suite).

Les sonates d'Haydn sont, il est vrai, écrites pour trois instruments ; mais le violoncelle n'est point obligé, et son rôle étant presque insignifiant peut être supprimé sans aucun inconvénient ; cette étude, pleine d'attrait, aura pour premier résultat de ranimer en elle le goût de la musique ; son style se formera peu à peu, le mécanisme se perfectionnera, car il est impossible de faire à l'une de ces œuvres charmantes l'injure d'omettre une seule des notes qui la composent ; là tout est indispensable, tout concourt à l'ensemble de l'idée qui a présidé à la composition. Après Haydn, qui dans la musique instrumentale joue le rôle d'un aimable et habile initiateur, plein de bonhomie et de simplicité, sachant réduire sa grandeur aux proportions qui la rendent accessible pour toutes les intelligences, Aline jouera les sonates de Mozart pour piano et violon, et enfin celles de Beethoven, parmi lesquelles elle étudiera d'abord les sonates dédiées à Salieri, qui sont les plus mélodiques, et qu'elle comprendra plus facilement que toutes les autres, dues à une inspiration plus élevée sans doute, mais moins immédiatement intelligible ; après les sonates dédiées à Salieri, ou simultanément, elle étudiera cette ravissante sonate en *fa*, dont les diverses parties sont autant de chefs-d'œuvre ; enfin, outre les sonates avec l'accompagnement, elle jouera celles de Mozart et de Beethoven, écrites pour piano seul, en commençant par la deuxième et la quatrième de Mozart, et par les sonates de Beethoven dédiées à Haydn ; quand elle aura fait connaissance avec celles-ci, elle voudra les connaître toutes.

L'expérience m'a prouvé que les études musicales les plus persévérantes n'aboutissent jamais à un bon résultat si le goût et le style n'ont pas été formés par l'exécution des œuvres classiques. Quand on a acquis le discernement, qui est la conséquence des études bien dirigées, on peut choisir soi-même dans les compositions modernes celles qui offrent de l'intérêt et qui ont une valeur réelle ; mais rien n'est plus funeste pour le talent que l'on veut former que de faire jouer indistinctement à une jeune fille toute espèce de musique ; on doit savoir choisir la musique comme on choisit les livres, sous peine de fausser son goût et son

jugement, et se préserver des compositions qui peuvent, par leur infériorité, rebuter l'intelligence ou l'abaisser. Beaucoup de personnes croient que toutes les notes imprimées composent de la musique ; cette erreur a pour résultat de faire naître ces talents incomplets qui sont le fléau de leur intérieur et le tourment des personnes forcées de supporter ces morceaux bruyants, dont on s'épuise vainement à chercher la signification. Le mot fameux : *Sonate, que me veux-tu ?* n'est qu'une boutade humoristique qui se produirait de nos jours avec bien plus de force encore, en subissant seulement une légère modification. Celui qui a prononcé ce mot s'écrierait aujourd'hui, sans doute : *Fantaisie, que me veux-tu ?*... Et il aurait bien raison. Je ne prétends pas interdire à Aline toute autre musique que celle dont je viens de lui parler ; mais je maintiens avec conviction qu'elle n'aura jamais de goût réel pour l'étude du piano si elle n'étudie avant tout les œuvres des trois génies qui nous ont légué un si bel héritage. Bien mieux, elle ne jouera jamais avec intelligence le plus simple morceau, fût-ce une polka, si elle ne s'est pas familiarisée avec la musique classique : c'est là seulement qu'elle pourra trouver le sentiment exact du rythme et de la phraséologie musicale ; c'est là seulement qu'elle apprendra à comprendre le sens et la valeur des sons ; en un mot, vouloir faire de la musique sans avoir puisé à ces sources vives, c'est vouloir parler une langue sans connaître la propriété des mots qui la composent, c'est à dire balbutier des sons qui n'ont point de rapports entre eux et ne présentent aucune signification.

Il ne faut point qu'Aline redoute d'ennuyer son auditoire, si, priée d'exécuter un morceau, elle jouait l'une des sonates que je lui indique : si les personnes qui manifestent le désir de l'écouter n'aiment point la musique, elles n'auront pas plus de plaisir à entendre un morceau compliqué qu'une simple sonate ; et j'ai vu des personnes très réfractaires à l'endroit de la musique s'appâter à quitter le salon quand on ouvrait le piano, puis y rester, retenues par le charme d'un menuet de Mozart ou de Haydn, par un adagio de Beethoven.

Je considère comme indispensable de donner

aux femmes un talent quelconque : on ne vit pas seulement de pain ; il faut se préparer pour les heures de loisir une occupation qui soit en même temps un plaisir, et qui puisse élever l'âme au-dessus des réalités tristes ou mesquines ; c'est pour cela que je conseille des études sérieuses et rationnelles à Aline ; elle a choisi la musique : on ne peut revenir sur cette décision ; mais j'aurais préféré qu'elle donnât au dessin les heures qu'elle consacre au piano. Cette préférence est basée sur les raisons nombreuses qui ont présidé à la direction de votre éducation. Je me suis dit, ma chère Héène, que la musique n'était pas une ressource pour tous les âges ni pour toutes les situations d'esprit, qu'elle exigeait des études non-seulement fort longues, mais encore incessantes ; car, pour peu que l'on néglige pendant quelques mois d'exercer et d'assouplir ses doigts, on perd tout le fruit des travaux ingrats que l'on a faits. De plus, il est moins difficile d'emporter avec soi une boîte de crayons qu'un piano. Enfin, le cas échéant, il est plus agréable d'utiliser ses talents comme *dessinatrice* que comme maîtresse de musique. Lors même que l'on serait certain d'avoir toujours un piano auprès de soi, et de ne jamais connaître la nécessité d'en faire un moyen d'existence, il reste encore une objection à faire en faveur de mon système : la musique peut devenir insupportable à ceux qui l'aiment le plus, et je devrais dire, *surtout* à ceux qui l'aiment le plus ; elle a pour effet de surexciter la sensibilité en nous, et quelquefois, à la suite de commotions douloureuses, les nerfs ne peuvent plus supporter cet effet. La musique est une source de jouissances élevées ; mais, quand la douleur vient nous frapper, nous écartons avec effroi ces combinaisons mystérieuses de sons qui émotionnent rouvrir nos plaies et réveiller en nous les émotions qu'il est dangereux de raviver ; en un mot, la musique est un plaisir tant que nous sommes heureuses, ou à peu près : elle ne peut jamais être une consolation quand nous sommes affligées. Il faut avoir l'esprit et le cœur libres pour continuer les exercices indispensables à la souplesse des doigts ; par conséquent le talent musical est en danger de disparaître après quelques chagrins.

Il n'en est pas de même de l'étude du dessin : là tout est plaisir, même le travail, car cette étude occupe l'esprit plus encore que la main ; ce travail est à lui seul une consolation, qui fait diversion et détourne la pensée des souvenirs pénibles auxquels elle se blesse avec un acharnement impitoyable. Or, le plus puissant remède que Dieu ait accordé à la douleur, c'est le travail ; il est saint autant que la prière, et l'on chercherait vainement en dehors de lui un adoucissement aux peines de l'existence. Voilà pourquoi, ma chère Hélène, vous n'êtes pas une pianiste de *salon* ; voilà pourquoi, après vous

avoir donné une éducation musicale suffisante pour que vous ne soyez pas privée du sens qui vous fera apprécier les chefs-d'œuvre des grands musiciens, j'ai voulu que vous pussiez dessiner le joli paysage placé au-dessus de mon bureau et portant la date de mon jour de naissance. Vous avez consacré plus de temps à l'étude du dessin qu'à celle du piano, et j'ai l'intime conviction que vous ne m'adresserez jamais de reproche sur l'emploi des années durant lesquelles vous avez été mon plus cher souci et ma plus douce joie.

Je pense qu'Aline est une jeune fille bien élevée ; et la raison qui affermit en moi cette conviction se trouve justement dans la modestie qui la fait recourir à mes avis. Elle ne court pas le risque, je l'espère fermement, de devenir une de ces petites personnes pleines d'assurance, tranchant sur toutes les questions, se mêlant à toutes les conversations, de peur de sembler ignorantes ou niaises, et préparant au monde cet être désagréable qu'on appelle une femme mal élevée. La femme mal élevée est à la fois familière et hautaine ; elle prétend imposer son opinion à tout le monde, et la plus simple discussion aboutit, grâce à elle, aux personnalités désobligeantes ; elle inflige les démentis les plus impolis, parfois les plus ridicules, et chacune de ses paroles lui en attirerait qui seraient plus motivés que les siens si l'on n'était pas mieux élevé qu'elle. La vanité a placé sur son entendement un bandeau qui ne s'écarte jamais, et elle marche en aveugle, heurtant les convenances, blessant tous ceux qu'elle rencontre, et faisant le vide autour d'elle par son outrecoïdisme et son aplomb ; ce que le monde pardonne le moins, c'est en effet l'amour-propre, qui prétend morigéner, redresser, éclairer les autres, et n'a point d'autre origine que l'admiration que l'on professe pour soi-même. Or, la conséquence naturelle de cette admiration est le dédain que l'on ne sait ou que l'on ne veut pas cacher ; et comme l'amour-propre est le plus universel et le plus susceptible de tous, les sentiments, les personnes pénétrées de leur importance ont plus d'ennemis que les personnes méchantes. On pardonne aisément à ceux qui ont lésé des intérêts matériels, qui, par leurs paroles, leur actions, ont causé un tort réel ; mais on ne pardonne pas à l'attitude superbe de ceux qui semblent dire à tout le monde : *Je mérite l'admiration de tous, et je ne vois personne dont la supériorité puisse être comparée à ma propre supériorité !*

La femme mal élevée a tous les genres de prétentions. Dans un salon, elle voudra diriger, conseiller tout le monde ; elle exprimera tout haut sa désapprobation, elle blâmera la coiffure, la robe d'une autre femme, et toutes ses paroles seront marquées au coin d'une humeur dominatrice et absolue, dépourvue de bon goût ; le blâme ne



nous est permis, fût-ce à propos de l'objet le plus indifférent, que lorsque ce blâme est présenté comme étant le résultat d'une impression personnelle, et non comme manifestation d'une vérité absolue. On peut dire en effet : *Je n'aime pas ce livre, le style de cet auteur me semble dépourvu de grâce ou de distinction*; mais une femme mal élevée seule pourra dire : *Ce livre est mal fait, cet auteur n'a point de talent*; en un mot, la vérité relative peut n'être pas choquante; la vérité que l'on veut présenter comme absolue l'est toujours, car elle contient implicitement un sous-entendu désobligeant, et semble dire à tout le monde : *Ceux qui ne pensent pas comme moi sont des niais*.

La prétention traverse l'impolitesse pour aboutir au ridicule : quand elle est lancée dans cette voie, la vanité ne se laisse pas même arrêter par l'in vraisemblance : elle se livrera aux assertions les plus grotesques, aux fanfaronnades les plus risibles. Si la manie dominante d'une femme mal élevée a, par exemple, pour objet les distinctions sociales, elle citera sans cesse les titres des personnes qu'elle connaît, elle en inventera au besoin, et témoignera le plus profond dédain à tous ceux qui ne sont pas en possession d'une particule et d'un titre; elle n'omettra jamais ce titre, quoiqu'il soit également de mauvais goût de le prodiguer et de le supprimer. En effet, on donne le titre dans la conversation incidemment, mais on ne le répète pas à chaque parole; il est moins familier de supprimer le titre que de le prononcer, sans le faire précéder du mot de *monsieur* ou de *madame*, et il n'y a guère que les domestiques qui disent toujours *monsieur le comte* ou *madame la marquise*; on met toujours le titre sur l'adresse d'une lettre et au bas de cette lettre, mais on emploie le mot de *monsieur* ou *madame* dans le cours même de la lettre. Il y a dans toutes ces nuances une mesure qu'une femme mal élevée ne connaîtra jamais; elle sera toujours ballottée entre l'insolence et l'humilité, et ira de l'un à l'autre excès sans savoir s'arrêter au point qui concilie les droits, les prétentions, les faiblesses d'autrui avec sa propre dignité.

Je ne veux point terminer cette lettre sans vous dire, ma chère Hélène, que vous avez tort d'exprimer votre étonnement et votre mécontentement au sujet du retard que madame M\*\*\* a mis à vous rendre votre visite. Vous avez été la voir lors de la mort de sa mère; vous n'êtes pas assez liées pour qu'elle puisse venir chez vous immédiatement; elle ne peut faire de visites de cérémonie en ce moment; quarante jours au moins doivent s'écouler avant qu'il lui soit permis de songer à remplir ses devoirs envers le monde; et si même elle prolongeait ce terme, vous ne devriez pas vous en étonner, mais au contraire l'approuver : les convenances sociales sont d'accord sur ce point

avec la nature, et condamnent les actions de ceux qui peuvent après un si grand malheur conserver la présence d'esprit qu'implique la continuation immédiate de nos habitudes et de nos relations avec le monde.

N'ayez jamais de prétentions, ma chère enfant; ne montrez aucune fausse susceptibilité, et ménagez en même temps les prétentions et la susceptibilité des autres : c'est le plus sûr moyen pour vivre paisible, aimée de ceux qui vous connaîtront, ayant par conséquent la somme de bonheur qu'il est permis d'espérer ici-bas.

(A suivre).

Em. Raymond.

∞ C'est une gracieuse innovation que les timbres-poste de M. M. Laprès et Lavergne pour placer à l'intérieur des montres et médaillons.

## CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte**.

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

## LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES


360, Rue St-Denis, Montreal.

Coin Ontario.

Portraits de tous genres à l'huile, au crayon, pastel, etc., agrandis d'après de petites photographies.


TELEPHONE BELL, 7283.

## ARCHAMBAULT

 Photographie Artistique

1662 Rue NOTRE-DAME,

MONTREAL.

 Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

Tout à fait différent du procédé allemand.

Il ne contient aucun alkali ou autre matière chimique dans sa préparation.



—LE—

# COCOA

—DE—

## W. BAKER & CIE

est absolument pur et soluble.

Il a trois fois la force des cocoas mêlés avec la farine de maïs, *arrowroot*, ou sucre, et est par là même plus économique, coûtant moins qu'un sou la tasse.

Il est délicieux, nourrissant et facilement digestif.

En vente dans toutes les épiceries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

## MARCHANDISES ♦ D'AUTOMNE

**N'attendez pas** au dernier moment avant de vous décider sur l'achat d'un costume pour . . .

### La Saison d'Automne.

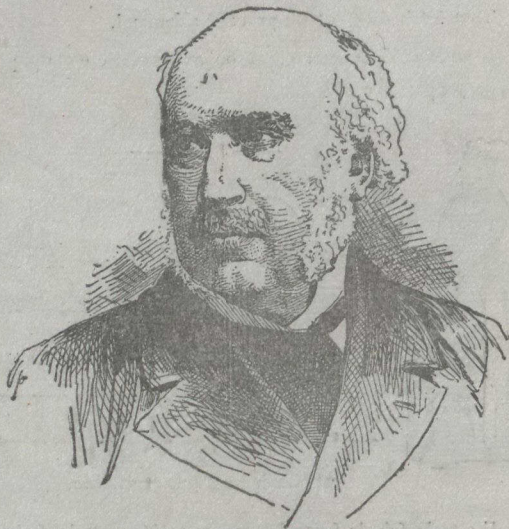
Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

### VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

**L. G. de TONNANCOUR,** TAILLEUR POUR DAMES,  
8 Cote St. Lambert, Montreal.





JULES SIMON.

# VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, d'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez tous les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins.

Pour Circulaires descriptives, etc., adressez :

**LAWRENCE A. WILSON & CIE**

Seuls Agents au Canada pour Mariani & Cie., de Paris, et le Champagne Gold Lack Sec.

28 et 30 rue de l'Hopital - MONTREAL

Je remercie M. Mariani au nom de nos orphelins du sauvetage de l'enfance.

JULES SIMON.

25c.  
PAR BOITE.  
**PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.**  
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

**LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE**

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D

**A. & G. LEMIEUX,**

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

**C. W. LINDSAY,**

Importateur de

**PIANOS ET ORGUES**

Salles : 2268, 2270 et 2272

**RUE STE. CATHERINE,**

Seul Agent pour

HEINTZMAN & CO.,	Pianos,	- - -	Toronto.
DECKER BROTHERS,	"	- - -	New York.
ALBERT WEBER,	"	- - -	"
J. & C. FISCHER,	"	- - -	"
MORRIS,	"	- - -	Listowel, Ont.
MASON & HAMLIN,	Orgues,	- - -	Boston.
W. DOHERTY & CO.,	"	- - -	Clinton, Ont.

Prix Modérés.

Conditions : Comptant

ou par paiements mensuels.

Pianos de toutes les fabriques acceptés en échange.

Chaque acheteur qui présentera cette annonce recevra un très joli tabouret avec couverture pour piano.